

# POLICE MAGAZINE



## NOËL EN PRISON...

Noël ! Un souffle de clémence et d'indulgence passe sur la terre. Dans une maison de correction de la région parisienne, des dames patronesses distribuent des gâteaux aux jeunes détenus à l'occasion de la Noël. Cette photo émouvante a été prise spécialement pour *Police-Magazine*. (H. M.)

DIRECTION  
ADMINISTRATION  
RÉDACTION

30, Rue Saint-Lazare, 30  
PARIS - IX<sup>e</sup>

Téléphone : TRINITE 72-96

Compte chèques postaux : 1475-65

# POLICE MAGAZINE

TOUS LES DIMANCHES

## ABONNEMENTS

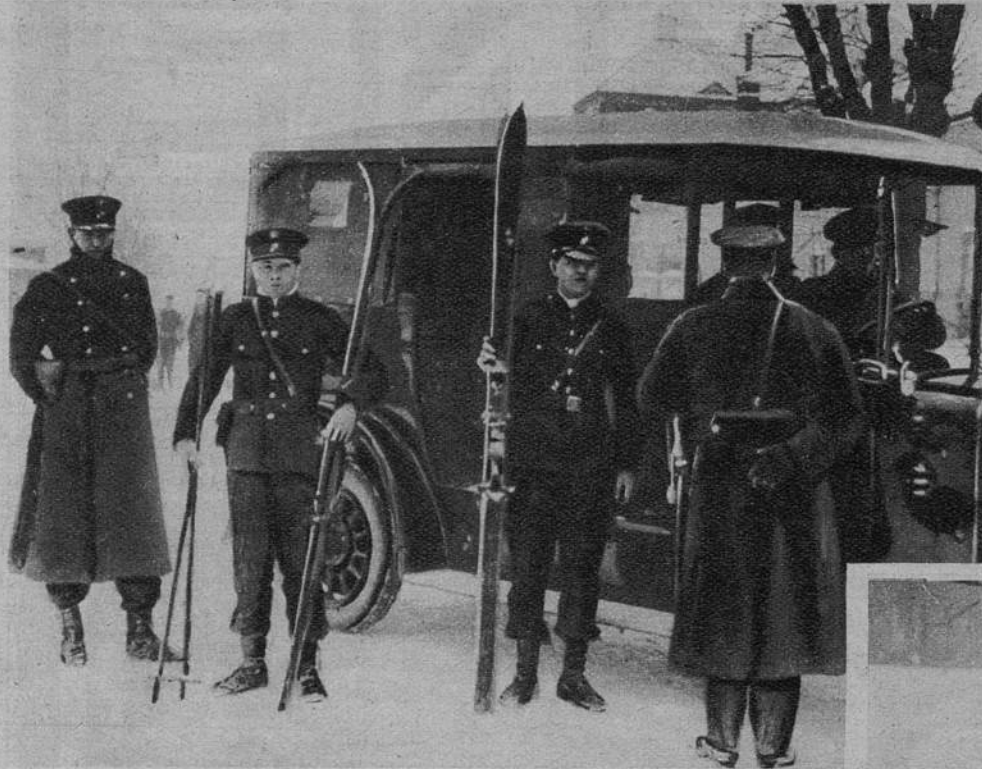
Remboursés, en grande partie, par de superbes primes.

FRANCE...	Un an (avec primes) ..	50 fr.
	Un an (sans primes) ..	37 fr.
	Six mois ..	26 fr.
ÉTRANGER...	Un an ..	65 fr.
	Six mois ..	33 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.

Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois, en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

## POLICE ET SPORTS D'HIVER



Chaque matin, une auto vient déposer à pied d'œuvre les skieurs de la police autrichienne, chargés d'assurer l'ordre sur les terrains de sport de la région des Dolomites. (K.)

La scène se passe en Autriche, dans les Alpes tyroliennes ou Dolomites. Une brigade de policiers tout spécialement chargés de la surveillance de la montagne vient d'être créée. Cette institution, qui répondait à un véritable besoin, donne déjà les meilleurs résultats.

On pourrait croire que ces agents, recrutés parmi les plus vigoureux, les plus hardis, et principalement parmi ceux qui ont fait de l'alpinisme ou du ski, se préparent à quelque compétition sportive sur les vastes champs de neige. Il n'en est rien ; il s'agit d'un service très précis, aux données rigoureuses, en même temps que d'une utilité pratique incontestable.

Avec la vogue des sports d'hiver, les moindres hameaux de la montagne sont envahis, dès la fin novembre, par une foule cosmopolite, qu'il sied de surveiller à divers titres. Les agents du service, amenés à pied d'œuvre, avec leurs skis et leurs bâtons, chaque jour, par les soins d'automobiles spéciales, se mettent immédiatement en campagne. C'est-à-dire qu'ils chaussent leurs longs patins de bois et partent en patrouille, silencieusement, par groupes de trois, comme on peut le voir sur l'une de nos photos. Longeant les bois aux ramures dépouillées, franchissant les haies, les ruisseaux gelés, les éboulis de glace, ils

parcourent toute la zone où évoluent des skieurs, des lugeurs, des patineurs, voire ces « alpinistes d'hiver » dont



Ayant chaussé leurs skis, les policiers partent en patrouille, par groupes de trois, et font une vingtaine de kilomètres, longeant les vastes étendues neigeuses où s'établissent les fervents de sports d'hiver. (K.)

la race s'accroît de jour en jour et qui bravent la crevasse et l'avalanche avec plus de bonheur, souvent, que de prudence. La tâche des policiers est alors de vérifier si les joyeux ébats, sur la glace ou le souple tapis de flocons, ne compromettent en rien la sécurité de ceux qui s'y livrent.

Ainsi, ils font évacuer les étangs ou les



Un couple trop hardi s'est risqué sur un versant de colline où des avalanches sont à craindre. L'agent skieur les y a poursuivis et rejoints. Cela finira par une contravention. (K.)



Un homme s'est cassé la jambe, en sautant en skis. Vite, les policiers font un traîneau de fortune et y installent le blessé. Ce n'est pas très confortable ; mais au moins on peut regagner le premier village. (K.)

lacs dont la surface prise-ne leur paraît pas assez épaisse ; ailleurs, comme l'atteste un de nos clichés, ils dressent contravention à un couple trop audacieux qui n'a pas hésité à s'engager, malgré les défenses que rappellent des écriteaux : « Verboten », sur un versant où la neige n'est pas sûre. Les policiers d'hiver, au reste, remplissent jusqu'au bout leur tâche de bons samaritains. C'est ainsi qu'ils savent confectionner un traîneau de fortune, au moyen duquel ils ramèneront un malheureux qui vient de se casser une jambe en sautant en skis, accident plus fréquent qu'il ne paraît, compliqué encore du fait que cela se passe

habituellement loin de toute habitation.

La présence des gardiens de la paix à l'allure si dégagée et sportive, à l'obligeante bienveillance toujours en éveil, est une garantie de plus pour ceux qui se livrent aux joies saines et vives des sports d'hiver. Si, en France — à Chamonix, pour préciser — nous avons un garde champêtre qui chausse les skis, c'est, croyons-nous, un exemple unique.

Pourtant, quels services ne devrait point rendre un corps organisé sur des bases aussi logiques et qu'on pourrait recruter facilement parmi les chasseurs alpins de Briançon ou d'Annecy, skieurs éprouvés, formés à la dure école du régiment, et qui s'enorgueillissent de compter dans leurs rangs des virtuoses comme cet adjudant Mandrillon, qui fut sélectionné aux jeux Olympiques ?

### La Contravention inattendue

Cet homme s'en allait paisiblement sur la route de Pontoise.

Il n'était pas monté sur une huit-cylindres, mais sur un modeste châssis que traînait un âne quelque peu asthmatique.

L'homme, un quinquagénaire au visage ensoleillé et barbu, rappelait assez les anciens comiques américains de music-hall.

Cet homme était un éleveur. Il dressait des escargots, et des estomacs nombreux profitaient ensuite de ce dressage compliqué d'un enduit persillé.

Par hasard, il faisait chaud et le soleil avait ouvert tous ses rayons. La chaleur, compliquée de quelques « coups de rouge » avalés dans les quatre localités séparant Magny-en-Vexin de Pontoise, fit son effet et le marchand d'escargots fut pris d'un lourd sommeil.

En conséquence, ne se sentant plus dirigé, l'âne trouva bon de s'arrêter au bord d'un pré et d'y tondre un copieux « quatre heures ».

Mais tandis que l'un broutait et l'autre somnolait, des escargots, en mal de fugue, trouvèrent une issue dans un panier percé et descendirent sur le bitume de la route nationale.

Le soleil avait chauffé ce bitume et les escargots se brûlaient les pattes.

L'un d'eux, plus malin que ses camarades, proposa à une cinquantaine de petites maisons roulantes de se mettre en file indienne et de le suivre.

Les escargots obéirent et le serpent ainsi formé se mit à grimper le long d'un poteau télégraphique.

Hélas ! ce jeu, qui paraissait inoffensif, déplut à la maréchaussée représentée par deux gendarmes à cheval subitement apparus.

Les gendarmes dédaignèrent de faire de justes remontrances aux escargots et rendirent responsable de leur... débordement

et de leur promenade sur un poteau télégraphique le malheureux éleveur qui, monté sur un escargot d'or à échappement libre, se voyait parti pour le pays des rêves.

Et la maréchaussée, impitoyable, verbalisa.

Et le malheureux éleveur se vit dresser une contravention pour... non, je vous en donne en mille... pour *divagation et abandon d'animaux sur la voie publique* (1).

Depuis ce jour, les gendarmes de Pontoise évitent de se montrer en plein jour, car les sourires moqueurs des habitants de cette charmante localité leur semblent aussi indigestes qu'une douzaine d'escargots insuffisamment cuits.

# LA PÈGRE MARSEILLAISE



Les rats d'hôtels, les voleurs à l'américaine...  
(Croquis de ROBERT LE NOIR.)

III

## Jules disparaît et « Fada », marchand de femmes, prétend le retrouver.

Jules, roi des fourgues, inspirait une telle confiance au monde des voleurs, que l'on parlait librement, devant lui, de tous les mauvais coups.

Moins il voulait en savoir, plus on lui en disait ; on lui confiait des secrets, on sollicitait son avis, on le faisait juge de différends, comme si ce courtier marron eût été un oracle. Ceci révèle la mentalité de la pègre. Cependant la saison de Nice battait son plein, les filles, les nervis, émigraient vers l'est. Les rats d'hôtels, les voleurs à l'américaine, qui venaient de se reposer dans les cafés de la Canebière et les bars du quartier réservé, reprenaient le rapide pour se mêler à cette foule joyeuse venue pour le carnaval, Jules m'aidait à identifier d'excellents « numéros » qui manquaient à ma collection. Un soir qu'il se promenait avenue de la Gare, un homme le frôla et lui fit signe de le suivre dans une rue voisine. Comme Jules dévisageait cet inconnu, celui-ci lui dit à voix basse :

— Tu ne me reconnais pas ? Je me suis débiné du « dur » après avoir « fait six piges ». Je suis Pascal le Désossé. Tu sais bien ? l'histoire de la Joliette, un type que j'ai « balancé dans le jus ».

Jules se souvenait de ce professionnel de l'attaque nocturne, qui avait fait tant de victimes à Marseille. L'autre continua :

— Je suis avec un Italien, il vient de « faire » un portefeuille à la sortie du casino. Il y a dedans des papelards, qui sont écrits en anglais... nous on n'y connaît rien... Veux-tu les gaffer ?

— Jules était entré avec Pascal dans un bar, il examina le contenu du portefeuille, qui appartenait à un Américain, il contenait un passeport, d'autres pièces d'identité et une lettre de crédit de quatre-vingt mille francs, payables à vue. Une fortune qu'avec un peu d'adresse, n'importe qui pouvait s'approprier.

Pascal ouvrait de grands yeux, il n'en croyait pas ses oreilles, quatre-vingts sacs ! murmurait-il en fixant Jules... Tu pourrais nous aider, on t'en donnera la moitié ; on en reparlera demain, il faut que je cause à l'autre.

Jules se mit aussitôt à ma recherche et

me conta l'histoire ; il avait retenu le nom de la victime du vol ; il se montrait moins précis sur l'identité des deux voleurs, que je ne devais retrouver que beaucoup plus tard à Marseille, car Pascal n'était pas venu au rendez-vous fixé, dans la crainte d'être dénoncé par celui auquel il s'était confié.

Titin et ses acolytes avaient été victimes de leurs pareils ; quelques années plus tard, un gros commerçant marseillais devait subir l'assaut de trois ou quatre gredins avec lesquels il avait eu le grand tort de faire alliance dans un but malhonnête.

Ce commerçant était un bijoutier. Assuré contre le vol pour cent mille francs, il eut l'idée de se faire cambrioler par de vrais cambrioleurs, après avoir sorti de son coffre tous les bijoux qui s'y trouvaient, afin de toucher la prime.

faire de la prison. Je viens chercher vingt-cinq mille francs, prix de notre silence.

Dix fois, ils renouvelèrent le chantage. Dix fois, le bijoutier terrorisé paya... Il paya beaucoup plus que l'affaire ne lui avait rapporté.

Ainsi fut-il puni de sa faute... La justice l'épargna.

J'appris la chose, un jour, par un des maîtres chanteurs qu'une autre affaire envoyait à la Guyane. Il cherchait à éviter la relégation en faisant des révélations. Je prévins le parquet, comme c'était mon devoir.

— Il n'y a de la chance que pour la canaille, me dit le procureur, qui avait demandé le dossier, il y a prescription depuis quinze jours. Impossible de poursuivre ce bijoutier escroc et ses complices,



L'hiver venu, après un long repos dans les bars du quartier réservé, les pègriots vont à Nice. (H. M.)

Ce travail eut lieu un dimanche soir. On avait fait un trou dans une cloison donnant sur un couloir pour faire croire que les voleurs étaient passés par cette voie pour pénétrer dans le local où se trouvait le coffre-fort. En réalité les complices du bijoutier étaient entrés par la porte qui avait été ouverte par le propriétaire du magasin. Ils avaient attaqué le mur *en dedans*, ce qui était relativement facile à constater par la déchirure du papier tapissant la pièce en question.

Le coffre avait été éventré à l'aide de grosses pinces, le travail était bien fait, personne ne pouvait contester l'effraction, la compagnie d'assurance payait après les délais réglementaires.

Les cambrioleurs avaient reçu vingt mille francs pour leur travail. Il restait au bijoutier quatre-vingt mille francs de bon. Du moins il le croyait...

Un mois plus tard, un inconnu vint le voir et lui tint un langage qui ne manquait pas de logique.

— Vous avez volé l'assurance, les types qui ont fait le travail ont « causés » dans le milieu. Si la compagnie apprend cela, vous serez obligé de restituer l'argent et



Les filles émigraient vers l'est...  
(Croquis de ROBERT LE NOIR.)

Un jour, Jules, qui est un joueur de boules enragé, était allé dans un débit d'Endoumes qui a un jeu important. Aussi une clientèle spéciale y passe la majeure partie de ses après-midi.

Tandis qu'il se baissait pour tirer une boule, deux coups de feu ont été tirés à peu de distance de lui. Une balle a écorné son chapeau. Il est devenu blême de peur.

A l'attitude des individus qui l'entouraient, il a compris qu'il était visé. Il s'en est tiré sans trop de casse, mais le soir même il prenait le train pour Barcelone, après m'avoir avisé.

— Je suis boulé, me dit-il, il faut que je change d'air, je vous écrirai de Barcelone si j'ai quelque chose d'intéressant.

Un vieux cheval de retour, ancien voleur à la tire, devenu rabatteur de maisons closes, me fit savoir un jour que les craintes de Jules étaient fondées. L'individu qui me renseignait à cet effet avait ses petites et grandes entrées dans les milieux dirigeants de la prostitution.

Ce vieux que l'on surnommait Fada (1) en raison de son air idiot et de sa figure grimaçante avait encore bon œil et fine oreille.

Je le rencontrai une nuit dans les environs de la gare Saint-Charles, où il cherchait à racoler des filles pour les vendre à quelques tenanciers de maisons de tolérance.

— Si vous voulez savoir quelque chose sur Jules, me souffla-t-il, faites-moi « embarquer » par un flic à votre bureau... Je vous expliquerai... ici ça craint trop.

Je m'éloignai de lui et appelai un gardien de la paix.

— Conduisez ce vagabond au commissariat de la gare, lui ordonnai-je, je vais l'interroger.

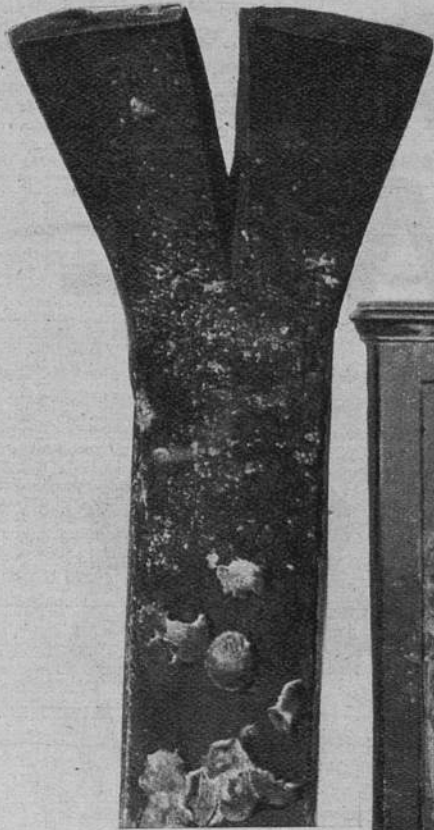
Sa face d'ivrogne ricanait, après avoir, par habitude, fait une vilaine grimace à l'agent qui le traînait.

— Comme ça on est paré ; c'est-y pas vrai, patron ; vous direz tout à l'heure à M. l'Agent que j'suis en règle, car

(1) Expression provençale qui signifie idiot, faible d'esprit, naïf.



Ses copains, tous des cambrios. (Croquis de ROBERT LE NOIR.)



Le coffre-fort avait été ouvert à l'aide de grosses pinces.

c'est pas pour dire du mal d'eux, chacun son métier, mais bien souvent ils font des injustices. Ainsi donc...

— Oui, oui, je sais, coupai-je pour mettre un terme à sa jactance inutile; alors qu'as-tu à me raconter d'intéressant, vieille crapule?

— Je voulais dire tout à l'heure que les types du milieu font en ce moment la chasse aux donneurs (1); il y a quelques jours, Jules le vieux fourgue a failli trinquer. Là-haut, à Endoumes, un Corse le tenait au bout de son soufflant (2); il l'a raté de quelques centimètres.

Je jouai l'étonnement.

— Pourquoi voulait-il le tuer, il a dû sans doute leur faire sauter quelques papiers?

— Oh! monsieur le Commissaire, vous charriez, vous le savez mieux que moi, ce qu'on lui reproche, il marche pour vous, c'est couru, alors vous comprenez, ils ont hâte de le supprimer.

— Où est-il? demandai-je en souriant.

— Il est planqué (3) chez une poule; mais ils vont l'avoir ce soir dans une carrée où il passera un mauvais quart d'heure.

Il fallait jouer serré, détourner les soupçons, convaincre ce vieil idiot pour qu'il plaide notre cause.

— Pour te prouver que le Jules en question n'est pas mon indicateur, expliquai-je; dis-moi exactement où il est et j'irai moi-même l'arrêter, car j'ai un mandat contre lui.

Le vieux chenapan me regardait indécis, il ne me croyait pas encore.

— Il est tellement avec nous ton Jules qu'il y a trois jours, un de mes inspecteurs a manqué de quelques minutes dans un bar

(1) Indicateur de la police.  
(2) Revolver.  
(3) Caché.

du cours Belzunce. Si tu m'aides à le retrouver, il y a deux cents francs de prime pour toi; en voilà déjà cinquante d'avance.

Fada, avant de répondre, encaissa le billet qui le faisait loucher.

— C'est bon, finit-il par dire; on va s'occuper; j'veins prévenir les amis. S'il est bon pour la tôle (1) autant que j'encaisse que lui.

(1) Prison.



Le travail était bien jail et personne ne pouvait contester l'effraction.

Je n'étais pas inquiet, je savais Jules à Barcelone; une simple carte postale venait de m'annoncer son arrivée. Ses anciens clients pouvaient le chercher à Marseille, la fille qui le cachait n'était pas de ce monde. Mon billet avait mis Fada en verve.

— Vous connaissez la dernière du vieux port; ils ont poissé une gonzesse de Pantruche, qui en faisait dans les cafés et qui a donné une copine qui marche à l'ento (2). Je vous assure qu'elle a pissé du sang, la garce et qu'elle ne reviendra pas de sitôt à Marseille.

— Que lui a-t-on fait?

— En douce, le patron d'un bar qu'elle fréquentait, qui est affranchi, la soupçonnait de coucher avec un type des mœurs; vous savez le grand Grélé, alors il l'a fait pister par un de ses commis et trois jours après, près de la porte d'Aix, il a vu la même qui causait au Grélé.

Dissimulé dans un coin, derrière des paniers vides, car c'était la nuit, il a entendu la femme dénoncer Clara la Javaise, pour un boulot fait avec une autre, dans un garno situé près du théâtre.

Julot a essayé de retrouver Clara pour lui dire de se planquer; il est arrivé trop tard, elle avait été rasée le même soir par la Sûreté.

(2) Entôlage.

Son homme a décidé avec ses copains, tous des cambrios, de punir la donneuse comme elle le méritait. Il avait tout d'abord été question de la supprimer dans la rue, lorsqu'elle rentrerait chez elle, en pleine nuit, mais le type de Clara a eu les foies (1).

— On pensera que c'est moi, a-t-il fait observer, et je paierai plus cher qu'elle ne vaut, la garce. Il trouvait sans doute qu'il faisait meilleur dedans que dehors, alors ils décidèrent de l'attirer dans une piaule à eux et de la marquer pour la vie. Ce fut une femme du dehors qui se chargea d'entraîner la Parisienne, qui était très méfiante et qui vivait seule.

La nouvelle venue, dont le souteur, un Nimois, purgeait cinq ans de réclusion pour tentative de meurtre, la fit à la rencontre, dans un café, et lui exposa son ennui d'être dans une ville inconnue pour elle.

— Je viens de Bordeaux, je n'ai pas d'amant, je couche à l'hôtel, j'ai peur de me faire arrêter par les mœurs, avait-elle confié à sa nouvelle amie; alors l'autre l'avait en-

(1) Peur.



Une gonzesse de Pantruche... (Croquis de ROBERT LE NOIR.)



Le patron d'un bar qu'elle fréquentait, qui est affranchi, la soupçonnait de coucher avec un type des mœurs. (Croquis de ROBERT LE NOIR.)

trainer; elle voulait sans doute la vendre aussi, bref quelques jours plus tard, sous prétexte de lui montrer une fourrure, la Nimoise la livrait à ses bourreaux.

Elle trouva trois types dont le visage était en partie masqué par un foulard; elle n'eut d'ailleurs pas le temps de les dévisager, car dès son entrée ils se saisirent d'elle et lui appliquèrent un tampon de chloroforme sur le visage.

Après l'avoir attaché, la femme, qui était encore plus hargneuse que les hommes, taillada les seins de la même avec le couteau que lui passa l'un des exécuteurs, puis tous les quatre s'esquivèrent.

Lorsqu'elle recouvra ses sens et sa liberté, elle trouva épinglé sur sa jupe, seul vêtement qui était resté intact, l'avis suivant:

Vieille bourrique, si tu causes, on te tue, c'est le dernier avertissement que l'on te donne, quitte Marseille de suite si tu tiens à ta peau de vipère.

Quoique mal en point et souillée de sang, la femme réussit à rentrer chez elle, où elle resta couchée trois jours, puis elle put prendre le train pour Lyon.

— Qui t'a donné tous ces détails?

— Une femme du 8; elle m'a même dit qu'un ami de l'homme de Clara avait surveillé le retour de la femme et monté la garde à sa porte jusqu'à ce qu'elle soit dans le train.

— Tu connais les trois hommes?

— Non.

— Et la Nimoise?

— Non plus.

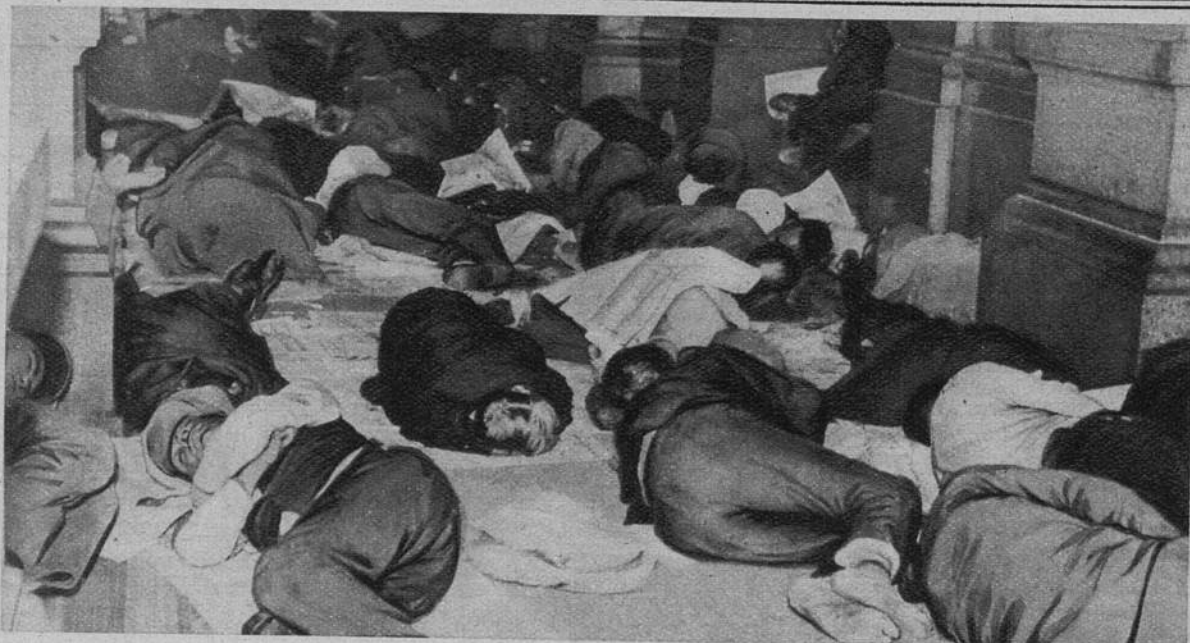
— Et la femme du 8?

— Ah! n'allez pas la voir, patron, elle n'en a parlé qu'à moi; ils seraient capables de me crever les yeux.

Fada ne riait plus; il me semblait même qu'il tremblait sous son masque de crasse; il regrettait déjà d'avoir trop parlé, ce n'était pas dans ses habitudes de donner des affaires importantes, de se compromettre sérieusement; il ne faisait prendre que de pâles voyous qui travaillaient aux étalages.

— C'est bien, lui dis-je en le renvoyant, je ne me servirai pas de tes indications.

(A suivre.) RENÉ MÉTÉNIEU, Ancien chef de Sûreté.



## Ce que nous souhaitons ne pas voir en France

Cette pathétique photo, prise dans l'un des couloirs de l'hôtel de ville de Philadelphie, représente tout simplement des sans-travail, qui sont aussi des sans-logis.

Il est ainsi, actuellement, aux Etats-Unis, par crise de super-production et difficultés économiques, des milliers de chômeurs. Des troubles éclatent un peu partout, que la police réprime à sa manière, qui jamais ne fut douce.

Vivant tant bien que mal, — et beaucoup plus mal que bien — d'une maigre allocation de chômage, ces malheureux ne peuvent plus se payer le luxe d'un domicile. A même le carreau, dont seul un journal déployé les sépare, ils oublient dans leur lourd sommeil l'infortune présente. Mais à l'approche de l'hiver et de la froidure, leur situation, qui est difficile, ne devient-elle pas tout à fait critique?

Les associations charitables, nombreuses aux Etats-Unis, font certes de leur mieux pour venir en aide à ces sans-travail et leur procurer des subsides.

Seulement, dans toutes les classes de la société, c'est la même situation délicate; et les dons généreux n'affluent plus comme jadis.

On remarquera, sur notre cliché, que quelques-uns de ces infortunés, ayant été contraints, pour manger, de vendre leurs chaussures, sont pieds nus. Ce n'est pas cette circonstance, sans doute, qui leur facilitera la découverte d'un emploi!

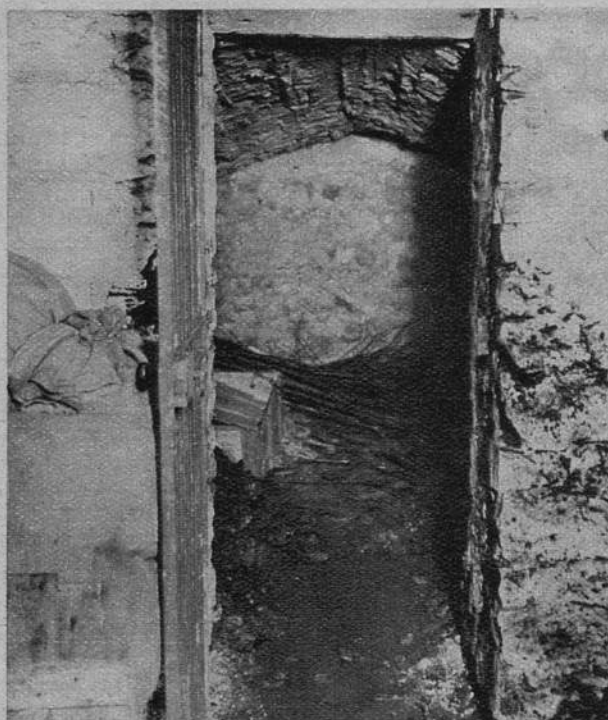
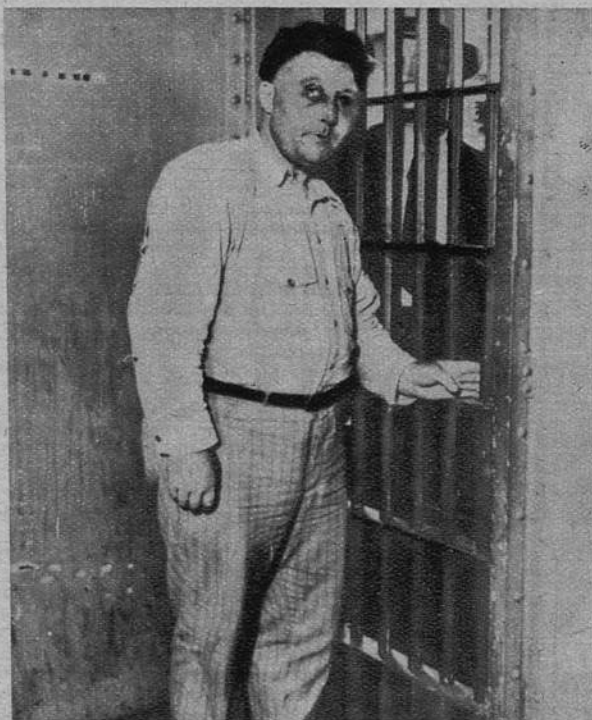
(Photo W. W.)

# Bloc-Notes de la Semaine



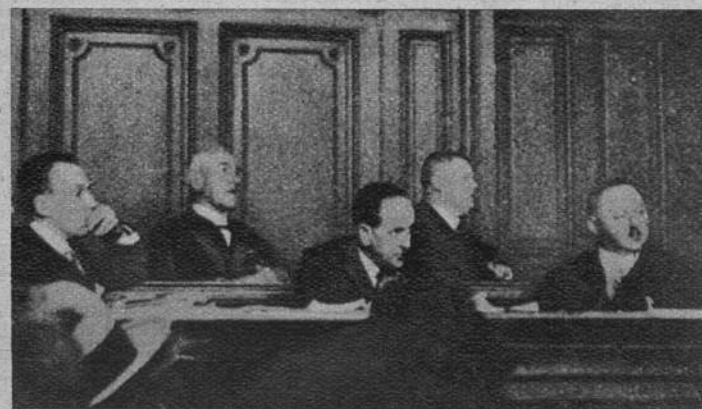
Un drame de la folie à Montgeron (Seine-et-Oise). Dans une crise de neurasthénie, Hélène-Marthe Blondeton, femme d'un fonctionnaire, a tué ses deux enfants âgés de huit ans, Roland (à gauche) et de trois ans, Bernard (à droite), puis s'est donné la mort. (R.)

M. L. Pipe, un des principaux témoins de l'affaire de Chalou, mimant devant les magistrats ce qu'il a vu de la scène effroyable du massacre. M. L. Pipe est le voisin le plus proche de M<sup>me</sup> Hesse. Il aperçut très nettement les bandits. (W. W.)



Harry Powers, le barbe-bleue américain, dont nous avons déjà parlé, passe en jugement dans la salle de l'opéra de Clarksburg transformé en tribunal. Il n'échappera pas à la chaise électrique. Le voici dans sa prison. (K.)

La justice a poussé jusqu'au bout les investigations nécessaires au sujet de la disparition du général Koutiepoï, révélations auxquelles nous avons consacré un article dans notre précédent numéro. La photo de droite montre le facteur Gibiat (fonctionnaire depuis dix-sept ans) remettant la correspondance à la servante de M<sup>me</sup> Roger, locataire de la maison de Fontainebleau située au n° 6, rue de l'Arbre-Sec, où le drame se serait déroulé. A gauche : la cave signalée par André Colin. (W. W.)



Une histoire américaine. Sessue Hayakawa aurait un enfant de miss Ruth Noble. Il l'aurait adopté, après avoir indemnisé la mère. Aujourd'hui cette dernière réclame l'enfant. De gauche à droite : Sessue Hayakawa, le fils adoptif de Sessue, miss Ruth Noble. (R.)

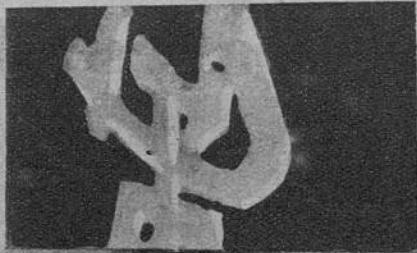
L'avocat Pprimer de Graz, qui essaya de provoquer la révolution en Autriche, il y a quelque temps, passe en jugement. Il est accusé de haute trahison. A gauche : Pprimer. A droite : les défenseurs de l'accusé : les avocats Pramer, Bussau, Widiz. (R. et W. W.)



Le procès Bajot-Léon Daudet est loin d'être terminé et réserve de nouvelles surprises. Il a recommencé devant la Cour d'appel. Le chauffeur Bajot se trouve au milieu sur cette photo, vêtu en gris. (R.)

Alexandre Pantages, gros manager théâtral américain, avait été accusé d'un crime sur la personne d'une danseuse de dix-neuf ans. Condamné d'abord, puis acquitté en appel, il est embrassé par sa femme et sa fille. (P. A.)

# UN VILLAGE



# CHINOIS A

A Billancourt, aux portes de Paris, sur les bords de la Seine où les bateaux mouches prennent à leurs yeux rêveurs la silhouette des jonques de leur pays, des Chinois somnolent en attendant que la sirène des usines Renault les rappelle au travail.

Leur exil volontaire et aussi un souci d'économie les incitent à vivre en groupes ; c'est ainsi que j'ai pu voir, rue Traversière et dans l'île de Boulogne, des dortoirs où les hommes reposaient serrés les uns contre les autres comme sardines en baril.

Cette chambrée était cependant tenue très proprement ; les fils du Céleste Empire sont ordonnés, paisibles et laborieux.

Lorsque j'étais étudiant, il m'en souvient, un Chinois interne en médecine occupait un appartement meublé au-dessus du mien. Lorsque le vent venait du sud, j'étais contraint de fermer mes fenêtres, car il suspendait des poissons au balcon jusqu'à ce que le tête s'en détachât, ce qui indiquait pour lui que l'heure était venue de les consommer. Il en faisait alors ses délices.

Toutefois, ne nous en indignons pas, car il y a en France quantité d'amateurs de gibier faisandé ; la bécasse est souvent mise en broche au moment où les pattes se détachent de la chair presque corrompue.

Les ouvriers de Billancourt vivent de peu. Moins exigeants que les travailleurs français, ils se contentent de besognes inférieures, beaucoup sont manœuvres. Ils touchent aux usines Renault le même salaire que les européens. Cette usine est une véritable Babylone industrielle où l'on rencontre des représentants de 30 différentes patries et où l'on entend parler vingt-huit dialectes.

Un certain nombre de Chinois ignorent complètement le français. En cas de délit, et quand ils viennent se plaindre à la police, l'intervention d'un interprète est indispensable. La sincérité de l'interprète reste parfois douteuse. Mais comment deviner ce que pensent ces petits hommes polis au sourire

énigmatique ? Il est le plus souvent bien difficile de s'assurer de l'identité des prévenus. Tous les Chinois de Billancourt se ressemblent et défilent l'identité judiciaire. Seuls, ils vivent en hommes libres et peuvent disparaître d'un jour à l'autre sans être recherchés par la police. Aux yeux des Européens, les Chinois n'ont pas de nom. Les interroge-t-on sur leur âge... Avec déférence, ils répondent que quand les lauriers refléuriront, ils atteindront leur trois cent-dixième lune.

Cela désarme, on le conçoit, les commissaires de police, peu habitués aux finesses de Confucius. Ces manœuvres aux mains vides et au parler fleuri saluent bien bas la police, la statue de la République qui orne le Commissariat, puis, après avoir fait trois pirouettes et invoqué la Rose des vents, ils s'en vont au café voisin retrouver le camarade qui leur a prêté ses papiers pour aller au commissariat.

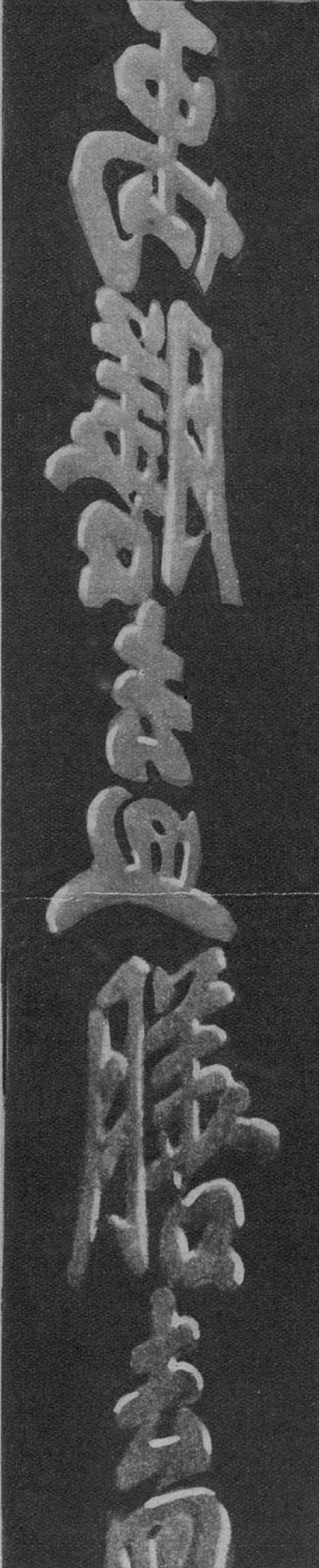
Tous les Chinois se ressemblent... Et songez combien, sur trois cent millions de Chinois, il peut y avoir de « Dupont »...

Pourtant, dans cette véritable fourmilière qu'est Boulogne-Billancourt, les Chinois sont les seuls habitants qui vivent en bonne intelligence avec la police. Leur crainte de l'autorité les pousse à faire appel le moins souvent possible au concours des blancs, et à régler entre eux leurs affaires. D'autre part, leurs mœurs sont calmes, et exigent rarement une intervention policière.

Sans doute, les Chinois, quand ils sont en voyage, prêtent aux copains, ou mieux leur vendent, les femmes avec lesquelles ils vivent.

Mais cette coutume n'est pas générale, et dans l'ensemble beaucoup moins fréquente que chez les Européens...

A Chinatown, il y n'a guère de ménages chinois. Les femmes de couleur sont peu nombreuses. Beaucoup d'ouvriers vivent avec des femmes blanches, qu'ils épousent



# PARIS

assez souvent. En pareil cas, ils se montrent des maris fidèles, et sont presque toujours les victimes de leurs femmes, qui les abandonnent après quelques années. Toutefois, on prétend que la femme blanche qui a vécu avec un Chinois retourne au Chinois...

Et ces filles abandonnent leurs maris pour d'autres Chinois...

Les drames passionnels n'en sont pas fréquents pour cela.

Il y a quelques jours, un Chinois tenancier d'hôtel à Billancourt se promenait au bois de Boulogne en compagnie de sa femme, une blanche malhonnête et rusée.

Soudain la femme s'arrête.  
— Assieds-toi... Donne-moi ton veston...  
— Pourquoi ?...

— Un bouton va se détacher. Je vais te le recoudre.

Le Chinois s'assoit docile. La femme raccommode le vêtement.

Dix minutes plus tard, elle emmène son mari dans un café à double issue. Affectant de se rendre au lavabo, elle prend la fuite. L'homme attend une heure, avec patience, puis s'inquiète. Il cherche sa femme. Elle a disparu avec son portefeuille, contenant six mille trois cents francs... Le coup du « bouton de veste » était prémédité...

Cette fois, l'homme se rend à la police et se plaint. Il restera pendant quelques jours plus muet que de coutume, sa douleur partagée équitablement entre la perte de sa femme et celle des 6 300 francs...

La fille retrouvée, il ne cherchera pas à la reprendre, mais seulement à retrouver l'argent.

Il fera ainsi preuve d'une philosophie bien supérieure à celle des Européens...

Cependant tous les hommes jaunes qui vivent en France n'affectent pas une philosophie aussi sereine.

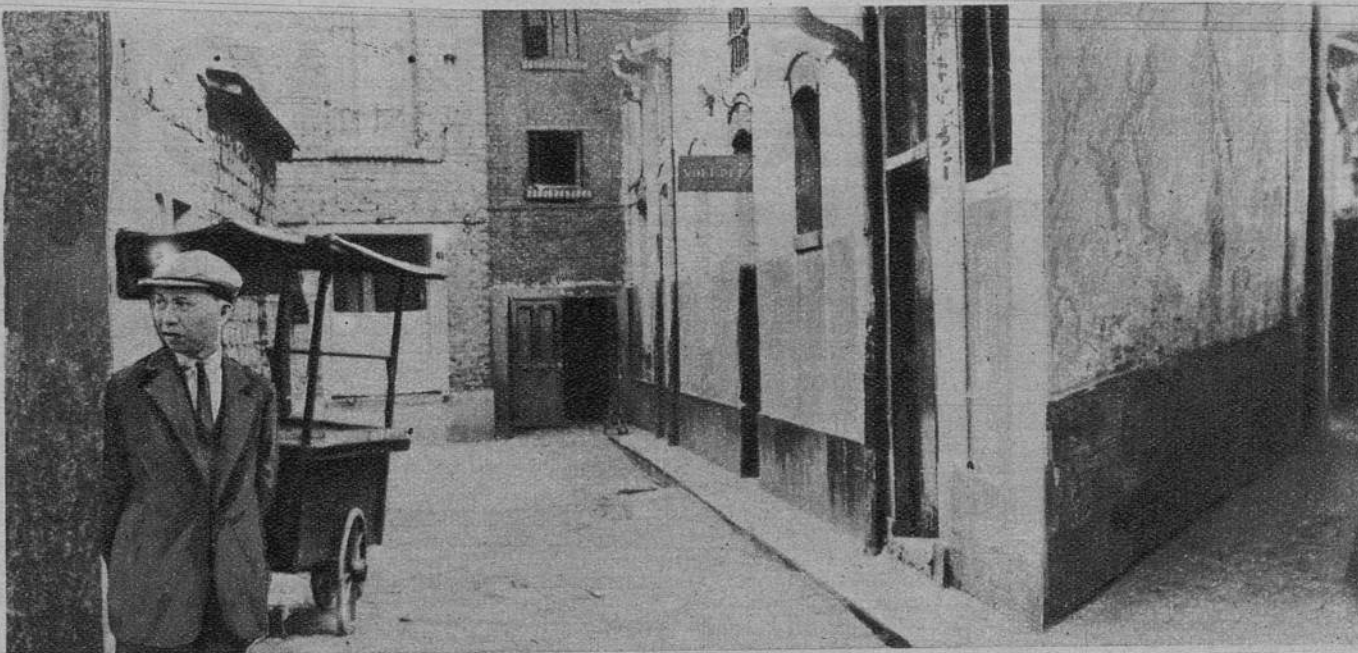
Les Chinois de Billancourt, de Gennevilliers ou de Cormeil — beaucoup se réfugient dans ce dernier pays lorsqu'ils ont maille à

*De petites échoppes où l'on acquiert à bon compte riz, thé et poisson fumé.*



*Au sortir de l'usine, les Chinois paisibles s'assoient sur des bancs et rêvent immobiles dans le triste décor des murs d'usine, hauts comme des murs de prison.*





Des rues étroites aux murs sales. Dans des chambres mal éclairées, les manœuvres chinois vivent en communauté. Décor étrange qui évoque les faubourgs de Londres et les passages les plus émouvants des Mystères de New-York.

partir avec la police — appartiennent en général à un milieu social inférieur. On peut les diviser en deux classes :

- a. Chinois du Nord...
- b. Chinois du Sud...

Aucune sympathie n'existe entre ces hommes qui parlent une langue différente et ne se fréquentent point.

Les Chinois du Nord habitent Boulogne. Ceux du Sud Issy-les-Moulineaux. La Seine est à la fois leur Yang-Tsé-Kiang et leur Rubicon. Ceux d'un pays qui s'égarèrent sur l'autre rive ne sont pas inquiétés, aussi longtemps qu'ils n'affectent point d'attitudes provocantes. Mais qu'un homme du Sud vienne à jeter ses regards sur la femme blanche qui est la maîtresse d'un homme du Nord. Alors la bataille se déclenche. C'est une mêlée féroce et terrifiante, une lutte sans merci.

Nous voici maintenant chez Tsou, Au Repos des Travailleurs.

Une cour étroite, des baraques en bois, couvertes de toiles goudronnées, un sol en terre battue... L'inspecteur L... qui m'accompagne m'indique l'angle d'une cabane. — C'est là que tomba, il y a deux ans, Chang-Te-Chouen, frappé de deux balles au cœur...

Puis il m'indique une petite mansarde. — Dans la chambre, Tchu-Tching-Ta, l'un des assassins, s'était réfugié après le crime. L'autre parvint à s'enfuir. On ne l'a jamais retrouvé.

Voici l'affaire. Pan-Yen-Ming, homme du Nord, batailleur, et Tchu-Tching-Ta avaient pour maîtresse commune Emilie-Honorine Pethrin, âgée de 24 ans. Les deux hommes s'entendaient fort bien. Venant du même pays, il était naturel qu'ils eussent la même femme.

Mais voici qu'un homme du Sud, un homme d'Issy-les-Moulineaux, vint montrer sa face jaune, au bal chinois de Billancourt.

Il courtisa Honorine. Pan-Yen-Ming et Tchu-Tching-Ta furent jaloux. Ils ne parlèrent point à leurs amis de leur projet et ne montrèrent aucune nervosité. Avec des gestes de prestidigitateur, ils continuèrent dans l'arrière-salle du bal à absorber du riz, habilement saisi entre les petites baguettes.

Mais le lendemain ils se rendaient chacun chez un armurier différent et s'y procuraient deux revolvers 6/35 du plus récent modèle.

Quelques heures plus tard, comme le soir tombait, ils se trouvaient à leur table habituelle au restaurant. Honorine était entre eux.

Le dîner était commencé, on débarrasse les tables. L'orchestre s'installe. L'accordéon joue une valse. Tout est gaieté, fièvre de la danse. Soudain, Chang-Te-Chouen, dit Félix l'homme du Sud, pénètre dans la salle, regarde avec passion Honorine... Dans

ses petits yeux bridés, un regard brille.

Pan-Yen-Ming et Tchu-Tching-Ta se lèvent tous deux et gagnent la sortie en fumant une cigarette. L'orchestre se tait. On n'entend plus que le tac-tac des joueurs de mah-jong qui posent leurs jetons.

Avec des gestes souples, Pan-Yen-Ming et Tchu-Tching-Ta tirent de leur poche leurs 6/35 tout neufs.

Chang-Te-Chouen, dit Félix, a compris. Il bondit...

Une double détonation... Deux balles dans le cœur. Le Chinois du Sud amoureux de la belle Honorine ne reverra jamais plus « Fleur de Lotus » ou « Songe d'une nuit d'été », la pure jeune fille des bords du Yang-Tsé-Kiang dont il gardait pieusement les photographies Photomaton, sur fond de pommier en fleurs.

Maintenant, il repose au cimetière de Billancourt sous une dalle rectangulaire. Jamais ses restes ne rejoindront ceux des siens, et jamais le mort de Billancourt ne sera l'objet du culte des ancêtres. Le tramway Louvre-Versailles trouble son dernier repos. L'homme du Sud est retourné à la terre...

Après le crime, Pan-Yen-Ming s'enfuit. Il gagna le pont de Billancourt et se fit conduire en taxi à la gare de Lyon. Là, on perdit sa trace...

Tchu-Ching-Ta fut arrêté dans une mansarde de l'hôtel qui fait suite au restaurant. Personne ne savait rien, n'avait rien vu. Les vieillards à barbe blanche et les jeunes gens rusés continuèrent leur partie de mah-jong, longue comme la vie. Le « Vent du Sud » reprit des droits contre le « Vent du Nord » et le grand « Dragon ».

Il n'y eut que deux témoins du crime, deux blancs, le Russe Raiditch et un autre ouvrier...

Honorine disparut aussitôt après le crime. On la retrouva deux jours plus tard chez les Chinois du Sud. Tchu-Ching-Ta fut condamné à sept ans de réclusion et Pan-Yen-Ming fut condamné à mort par contumace. J'ai vu une photo du Chinois assassin. Ses traits sont plus épais, l'expression du visage plus brutale que celle de la plupart de ses congénères. Les paupières closes semblent cacher d'autres secrets que celui d'une seule mort.

Jamais on ne retrouvera Pan-Yen-Ming. D'abord tous les Chinois se ressemblent. Il y a seulement deux ou trois types de Chinois.

Pan-Yen-Ming s'appelle aujourd'hui « Chêne au front soucieux » ou « Tige de bambou ». Il a des papiers en règle comme les autres Chinois.

Ces gens-là ont toujours des papiers en règle. Lorsqu'ils ne se repassent pas leur papiers de l'un à l'autre. Ce qui est facile en raison de leur ressemblance, ils se fabriquent de fausses pièces d'identité. Leur habileté manuelle leur permet d'obtenir de faux documents remarquablement imités.

Quelque part, à Issy-les-Moulineaux, Honorine continue son existence paresseuse parmi les hommes du Sud.

Mais pénétrons dans le restaurant Au Repos du Travailleur.

Le patron Tsou nous accueille avec une obséquieuse déférence. Ce petit Chinois au regard intelligent jette un rapide coup d'œil sur la salle du restaurant pour voir si tout est bien en ordre. Un imperceptible sourire éclaire son visage. Il n'y a pas d'argent sur les tables des joueurs de mah-jong... tout va bien...

Dans de grandes cuves baignent les feuilles dont se régaleront tout à l'heure les clients. Plus loin, de petits champignons et d'étranges pavés blancs baignent dans l'eau. Ce sont des fromages, le soya. Voici le menu du jour :

Rôti de porc au bambou chinois,  
Rôti de porc au soya,  
Rôti de porc aux fleurs de lys.  
Quelques européens déjeunent parfois ici. Le prix des plats est indiqué en français, 5 francs et 6 francs. La même indication est portée en chinois sur la carte. Cela fait une phrase beaucoup plus longue mais beaucoup moins coûteuse...

Au mur, de curieux dessins au trait, œuvres du précédent tenancier du restaurant... Au plafond, des guirlandes, des dra-

peaux en papier et des lanternes chinoises achetées dans un grand magasin.

Là-bas, dans la salle du fond, les joueurs de mah-jong, entourés par des curieux, engagent une nouvelle partie... Les curieux sont aussi des parieurs. Ils misent sur les chances de chaque joueur.

Autrefois, ils posaient l'argent à même les tables, mais la police est passée un soir. Dans la cabane en planches mal jointes, sur une table bancale autour de laquelle les joueurs étaient assis, on ramassa dix-huit mille francs.

Maintenant le jeu continue, sans risque. Les joueurs adoptent des jetons auxquels ils attribuent une valeur conventionnelle. Le règlement se fait ensuite dans une chambre, devant une canette de bière. Les Chinois sont en effet assez sobres, ils boivent beaucoup de bière, un peu de vin, et assez rarement de l'alcool.

Aux jours de fête seulement, ils absorbent des liqueurs fortes, et dans un ordre indifférent : un bock, un pernod, une fine à l'eau, une menthe verte, une chartreuse, un byrrh-vichy...

Après dîner, ils regagnent les taudis immondes, les mansardes où ils se couchent par chambres. Quelquefois, ils sont deux dans le même lit. Les plus riches disposent d'une mansarde pour deux. L'hiver ils gèlent, l'été ils souffrent terriblement de la chaleur sous ces toits bas... Les murs sont ornés d'une manière tout à fait inattendue. Ici, une carte de France sur laquelle un commerçant ingénieux a surimprimé la chanson célèbre, Y a trois filles à Saint-Quentin. (Suite page 10.) FRANÇOIS MAELINE.



Au restaurant chinois, les plats nationaux font les délices des gourmets. Le rôti de porc à la fleur de lys vous met-il en appétit ?



# L'ŒIL DE LA POLICE



Examen de la bouche d'un animal suspect de fièvre aphteuse (S. G. P.)



Examen des moutons avant leur départ pour le marché. (S. G. P.)



**Le service vétérinaire de la Préfecture surveille étroitement les arrivages de boucherie.**

Peu de gens, en mangeant une tranche de rosbif ou une côtelette de mouton, se doutent que cette viande, avant d'arriver sur leur table, a

Ci-contre : Les quais de débarquement de la gare de la Villette sont désinfectés après l'arrivée d'un troupeau. (S. G. P.)

et enfin, en 1895, il prenait sa forme définitive actuelle. Ses attributions sont divisées en trois catégories : 1° inspection des denrées alimentaires : viandes de boucherie, charcuterie, triperie, volailles, gibier, poisson, laiterie, crèmerie ; 2° police sanitaire qui comprend la surveillance des animaux vivants ou morts, domestiques ou destinés à la consommation ; 3° contrôle sur tous les marchés de Paris et de la banlieue, ce qui représente une tâche considérable.

Le bon fonctionnement de ce service nécessite un personnel nombreux et averti : cinquante-trois vétérinaires et quarante-cinq inspecteurs qui, chaque jour, sont mobilisés dans cette lutte contre la fraude et la contamination.

Ces renseignements techniques indispensables une fois donnés, nous allons suivre, si vous le voulez bien, du bétail qui vient pour être abattu, vendu et consommé à Paris. Les animaux sont dirigés vers les abattoirs qui leur sont destinés : Vaugirard, La Villette, et Brancion pour les chevaux.

Mais, me direz-vous, un fraudeur ne peut-il pénétrer dans Paris et débiter sa viande en évitant le contrôle qui peut le gêner, si le bétail qu'il apporte n'est pas sain ?

Sachez que l'octroi veille très strictement aux portes de la capitale. Admettons qu'un marchand veuille passer avec une vache ou un petit veau, il est immédiatement arrêté, et on lui enjoint d'avoir à se présenter avec ses animaux à un des postes sanitaires qui fonctionnent du matin au soir dans Paris. On lui remet une feuille extraite d'un carnet à souches, feuille qu'il doit présenter au vétérinaire inspecteur. S'il passe outre, on s'en aperçoit aussitôt, puisque le double de la feuille a été adressé au service, et le délinquant est passible de sévères poursuites. Le cas est rare d'ailleurs, car les mailles du filet sont serrées.

Rattrapons notre bétail régulièrement en route vers les abattoirs de la Villette par exemple. Disons, tout d'abord, que des précautions sanitaires très strictes sont prises au débarquement des bestiaux par train : les wagons de transport sont méticuleusement désinfectés, ainsi que les quais, car tout bétail, avant l'examen des vétérinaires, est traité comme suspect.

Ne croyez pas que le contrôle du service vétérinaire de la Préfecture de police s'exerce au hasard sur une seule bête prise dans un troupeau. Chaque animal séparément est examiné et, après vérifications sanitaires, estampillé. Désormais muni de ce sceau, qui le déclare propre à la consommation, il peut être débité dans les boucheries de détail.

La tuberculose, le cancer, et surtout la fièvre aphteuse, sont les maladies diagnostiquées le plus fréquemment. Les mesures prises pour éviter la contamination du bétail sain par des éléments malades sont très sévères : à leur arrivée sur le marché, les animaux passent par un « pédiluve » (sorte de ruisseau où coule une eau désinfectante). Dans ce bain de pieds, leurs sabots, véhicules de germes, se trouvent lavés et antiseptisés.

Mais le cas de la bête saine ne nous intéresse pas ici : c'est l'animal qui fait l'objet d'un procès-verbal de la police vétérinaire qui nous occupe.

Voici donc un bœuf suspect repéré et saisi. Chaque poste sanitaire installé dans un abattoir possède un laboratoire.



Le vétérinaire applique la marque spéciale sur un bœuf tuberculeux. (S. G. P.)



Pédiluve qui sert à désinfecter les pieds des animaux à leur arrivée. (S. G. P.)

passé un examen rigoureux. Certes, le public sait qu'une surveillance est exercée aux Halles, ventre de Paris, sur tout ce que nous mangeons ; mais il peut ignorer dans quels conditions fonctionne cet organisme, sans lequel nous risquerions d'être intoxiqués plus ou moins, un jour ou l'autre.

Le service en question est du ressort de la Préfecture de police. Sa dénomination exacte est « Service vétérinaire sanitaire de Paris et du département de la Seine ». Le bureau central de direction est situé boulevard du Palais. L'organisation actuelle remonte à 1895. Elle est l'œuvre du professeur Barrier, directeur honoraire de l'école vétérinaire d'Alfort, membre du Conseil d'hygiène et de la salubrité publique. C'est M. Chrétien qui dirige actuellement cet important rouage sanitaire.

L'origine de ce service date du XIV<sup>e</sup> siècle, avec les bouchers jurés qui étaient chargés de vérifier l'état du bétail amené dans la capitale pour l'alimentation des Parisiens. En 1872, le service est organisé plus méthodiquement ; en 1890, de nouvelles réformes le perfectionnaient,



**SUR  
CE**

# QUE NOUS MANGEONS



Fragment de viande examiné au laboratoire. (S. G. P.)



Les investigations au microscope. (S. G. P.)

Un fragment de la bête dépecée est examiné et soumis aux investigations des plus scrupuleuses, et le microscope jouera son rôle important pour déceler les lésions caractéristiques de chaque maladie. Aux quartiers de viande saisis, déclarés impropres à la consommation, on fixera en pleine chair une sorte de crochet, marque de la saisie et qu'on ne pourrait enlever sans découper le morceau, ce qui révélerait le délit.

Que fait-on de la viande suspecte ? Elle n'est pas laissée à la disposition des marchands, vous vous en doutez. Après l'avoir arrosée de créosyl ou de phénol, elle est empilée dans des camions plombés et pesée. Le poids est consigné sur le laissez-passer. La mauvaise cargaison est expédiée dans un établissement officiel d'équarrissage, situé à Aubervilliers, et détruite par des procédés chimiques spéciaux. Aucune fuite n'est possible en cours de route car à leur arrivée, les voitures sont déplombées et pesées de nouveau devant un inspecteur. Ainsi, toutes les garanties sont prises.

Avant 1914, les arrivages de bétail étranger étaient peu fréquents, aujourd'hui l'apport des viandes provenant de l'étranger est important. L'Europe centrale, l'Italie, le Canada, entre autres, expédient en France des contingents considérables de viande : il en résulte pour le service vétérinaire de la Préfecture de police un surcroît de travail et de responsabilité.

Mais ce n'est pas seulement aux abattoirs, aux halles et sur les marchés que s'exerce la surveillance, mais chez tous les commerçants détaillants de l'alimentation, où les inspecteurs passent inopinément et opèrent des prélèvements qui sont soumis à l'examen bactériologique. De nombreuses contraventions sont dressées chaque année à des commerçants peu scrupuleux, passibles de fortes amendes, voire de prison en cas de récidive.

Citons quelques chiffres qui donneront une idée de l'importance des travaux effectués par le service vétérinaire sanitaire de la Préfecture de police : aux Halles centrales, par exemple, en 1930 : 28 252 469 kilogrammes de bœuf ; 35 894 423 kilogrammes de veau ; 12 495 368 kilogrammes de mouton ; 7 542 488 kilogrammes de porc ont été examinés, estampillés. Sur ces totaux, la viande contaminée et saisie accuse le chiffre de 587 918 kilogrammes pour toutes les catégories mentionnées ci-dessus. D'autre part, des milliers de volailles, de lapins, gibiers, etc., ont été saisis et détruits.

Se doute-t-on du nombre d'animaux qui défilent dans nos abattoirs ? Les chiffres sont impressionnants et montrent mieux que de longues descriptions ce que peut dévorer comme viande une ville comme Paris : aux abattoirs de la Villette seulement, en 1930, plus de 250 000 bœufs ou vaches, 222 914 veaux, 1 039 287 moutons et 312 747 porcs ont été abattus. On imagine quels immenses troupeaux représentent de tels chiffres ! Il y aurait de quoi peupler d'animaux un ranch aussi vaste que le quart de la France.

Une attribution peu connue du service vétérinaire de la Préfecture de police est celle qui concerne la surveillance

des chiens et des chats. Les chenils sont sous le contrôle de cet organisme. Un cas de rage se produit-il ? Le service en question est immédiatement alerté et doit prendre les mesures qui s'impo-

A droite : Enlèvement des viandes malsaines dans un camion plombé. (S. G. P.)



Une marque métallique dite de sécurité est enfoncée dans un quartier de viande impropre à la consommation. (S. G. P.)



Examen d'un prélèvement de viande suspecte. (S. G. P.)

sent. Disons que les cas de rage sont de plus en plus rares dans le département de la Seine. C'est ainsi qu'en 1930, on n'a signalé que deux chiens enragés.

ANDRÉ CHARPENTIER.

**PROCHAINEMENT :**  
**Curieuses révélations sur les suites de la Révolte des matelots du Potemkine.**

# NÉ SOUS LE SIGNE DU BROWNING

Ce beau petit bébé, qui semble manifester une intéressante personnalité en dépit de son jeune âge, pourra dire qu'il sera veu au monde dans des conditions à la fois dramatiques et peu banales.

Sa mère, Mary Zyma, habitait Pittsburgh. Elle aurait été recueillie, étant orpheline, par une nommée Anna Milko, qui l'éleva de son mieux. A vingt-deux ans, le cœur de Mary Zyma battit soudain pour un vendeur au rayon voisin du sien, dans le bazar où elle travaillait.

Amour, fiançailles, mariage. Seulement, le jeune homme, sans qu'il en eût d'ailleurs la moindre raison, était féroce, tyranniquement, maladivement jaloux. Il s'était mis dans la tête que sa femme le trompait. L'approche d'un événement heureux ne devait pas le délivrer de cette inquiétude qui tournait à l'obsession.

Un soir, un mois avant la naissance du bébé, le mari fit soudain irruption chez sa belle-mère, que Mary Zyma était allée voir. Les deux femmes causaient tranquil-

lément. L'employé, yeux hors de la tête, cria : « Gueuses ! je sais toute la vérité. Vous y passerez, l'une et l'autre ! » En même temps, en proie à un véritable accès de folie, il tira son revolver et faisait feu.

La jeune mère, atteinte en pleine poitrine, tomba la première ; puis Anna Milko, qui avait reçu deux balles. Et le meurtrier se suicida.

On transporta en hâte au Braddock General Hospital de Pittsburgh les trois victimes de cette affreuse tragédie conjugale. Anna Milko, par miracle légèrement atteinte, devait seule en réchapper.

Les médecins, pour sauver au moins le bébé de Mary Zyma, tentèrent, dix minutes avant que celle-ci ne succombât, l'opération césarienne. A l'instant précis où faisait son apparition dans le monde la « baby-girl » que représente notre photo dans une chambre proche de la même clinique, le père criminel rendait son âme à Dieu, et

tout de suite après, sa victime innocente allait le rejoindre.

La petite fille, elle, vit ; et les spécialistes assurent que, quoique non venue à terme, elle a une « belle chance » de résister et de franchir le cap. Certes, nous le lui souhaitons, mais quel avenir, au fond, peut attendre cette malheureuse poupée, née sous le signe du browning, et dont l'enfance, dès qu'elle sera en âge de comprendre, sera fatalement attristée par l'évocation du drame ancien ?

Si encore, échappant à l'Assistance publique, la fille de Mary Zyma est recueillie par Anna Milko, comme l'espère tout le personnel de l'hôpital, qui suit avec anxiété et tendresse les manifestations d'existence du nourrisson dans la couveuse artificielle) peut-être celle qui, à peine au jour, se trouve le plus tragiquement du monde orpheline pourra trouver quelques joies ?

En attendant, de divers côtés, des sommes d'argent ont été recueillies par l'entremise de personnes charitables, qui ne veulent pas que ce « baby » à la destinée exception-



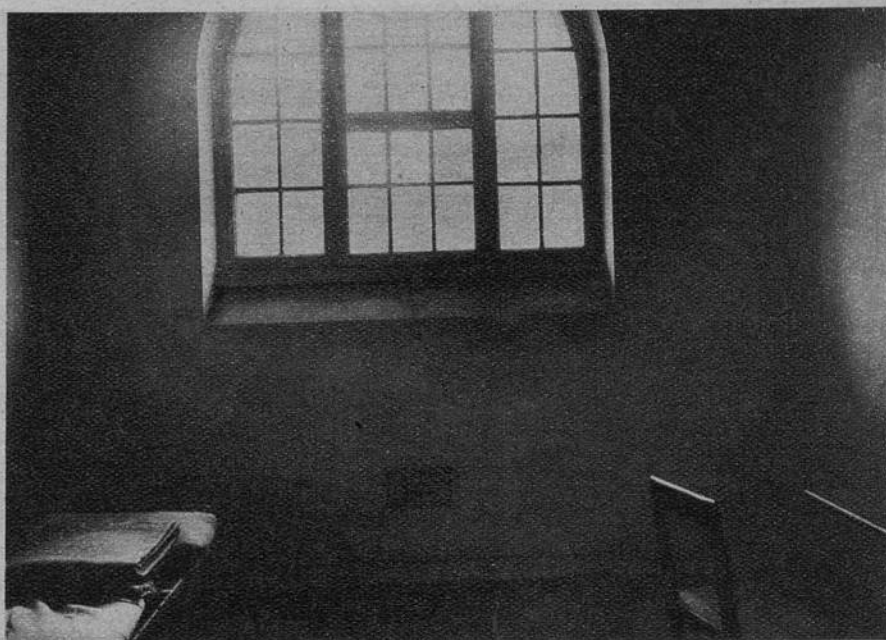
nelle (dont les parents n'ont pas laissé, même, de quoi régler leurs obsèques) souffre d'une misère prématurée.

On suppose que cette circonstance particulière va décider un peu Anna Milko, qui n'a pas encore fait connaître ses intentions et reste sous le coup de sa terreur, de sa souffrance et de sa rancune, à se charger de la fille de Mary, convenablement dotée dès sa naissance.

Les journaux de Pittsburgh se sont emparés de l'affaire ; et plusieurs médecins, s'appuyant sur ce « cas », déclarent que d'ici quelques années, au prix des plus grands soins bien entendu, on pourra arracher à la mort des enfants que l'état de santé de leur mère condamne d'avance, soit par suite d'accident ou de crime, soit même en raison d'insuffisance vitale ou de tuberculose.

Bonne chance à la petite baby-girl !  
(Photo W. W.)

# CE QUE VOIT UN CONDAMNÉ A MORT



La cellule d'un condamné à mort, à la Santé, est, par elle-même, d'un tragique saisissant. Imaginez-vous là, torturé de la même pensée toujours, celui qui doit mourir...

La cellule d'un condamné à mort, à la prison de la Santé, n'est certainement pas faite pour inspirer des rêves roses. Elle est pourtant moins tragique que naguère, où l'on mettait le prisonnier dans une obscurité quasi totale.

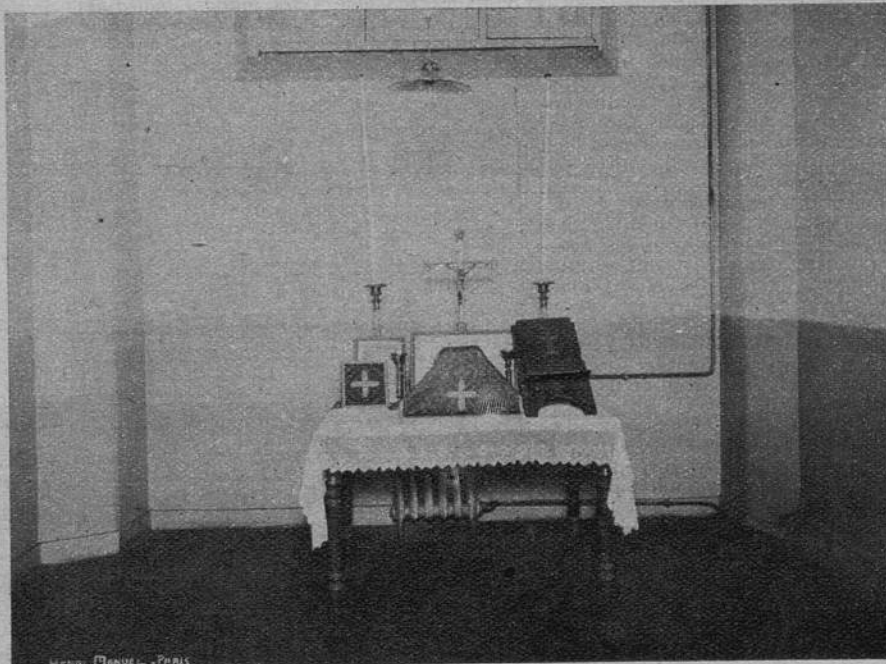
Le condamné à mort, de nos jours, est en effet considéré comme ayant droit à quelques adoucissements de peine, jusqu'au jour fatal, à l'aube où il expiera tout d'un seul coup.

Constamment surveillé par des gardiens, avec qui il joue aux cartes pour tromper les longues heures de l'attente, le prisonnier dort entravé. Précautions prises, surtout, pour l'empêcher d'attenter à ses jours et de fruster ainsi la justice des hommes. Il faut que le coupable expie sur l'échafaud. Ni ailleurs, ni autrement !

La cellule avec son lit de fer étroit du modèle réglementaire, sa table fixée au mur, sa chaise retenue à la table par une

chaîne — avec, en plus, les water dans un coin —, est éclairée par une assez vaste baie vitrée, dont les barreaux, inutile de le dire, sont d'acier. Du couloir et par un judas toujours ouvert, les gardiens qui y circulent peuvent, à tout instant, jeter un coup d'œil sur le condamné. La nuit, la cellule reste éclairée électriquement dans le même but.

Quand le procureur de la République, après avoir réveillé le condamné, cède la place à l'aumônier de la prison, celui-ci, lorsque le coupable y consent, lui fait entendre la messe. L'autel est installé dans une cellule. Une simple table... un crucifix, deux flambeaux et les accessoires du culte. Dans ce décor, d'une nudité presque farouche, l'homme qui va mourir puise parfois, au contact de la religion et de la parole du confesseur, ses dernières forces. C'est, sans doute, d'une cérémonie toujours lugubre le plus angoissant instant.



L'autel de la dernière messe est dressé dans une cellule. C'est là qu'avant d'être livré au bourreau, le condamné puise dans les encouragements du prêtre son suprême courage.

## UN VILLAGE CHINOIS A PARIS

(Suite de la page 7.)

Là, une jeune femme en robe rose, aux cheveux haut relevés et à la robe pudique, baisse tendrement les yeux vers un plat de riz d'une compagnie chinoise. Autour de cette photographie est racontée toute une histoire. Mais je ne saurais vous la dire, parce que je connais assez mal la langue des Célestes...

Dans cette autre chambre, les murs sont tapissés de cartes postales représentant un sergent ou un beau jeune homme embrassant une femme, toujours la même, dans un tréfil à quatre feuilles...

A quelles passions secrètes correspond cet accumulation de photographies semblables ?...

Là, enfin, des cartes postales du même genre, mais dont les interprètes, si j'ose m'exprimer ainsi, sont des Chinois. Je compare les deux clichés. Le baiser de Tchi-Tchin et de Fleur de Lotus est plus émouvant que celui de l'ex-crémier de la gare de l'Est et du sergent rengagé de la veille.

Mais ouvrons les tiroirs, soulevons les matelas... Les pipes apparaissent, si l'opium demeure introuvable.

Ah... il ne s'agit pas de l'attirail luxueux d'un fumeur snob. Ces pipes d'opium sont faites de brique et de broc, avec un fourneau de terre, une tige de bambou, un tuyau à gaz...

Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse...

Dans toutes les chambres flotte une étrange odeur. Les petits hommes jaunes sourient... l'opium...

Soudain j'entends un formidable bruit de sonnerie. Je me retourne et j'aperçois sur une table cinq réveils qu'un Chinois contemple avec joie.

Tsou m'explique. — C'est un collectionneur... Les réveils ça amuse lui...

Dans un autre hôtel où vivent surtout des Chinois mariés, la cuisinière, au mépris de toute hygiène, se trouve au milieu de la chambre, contre un lit, un carreau de la fenêtre étroite a été enlevé. On y a passé un tuyau rouillé qui assure un léger tirage. Pour vivre dans ces bouges, les Chinois paient cher. Une chambre coûte 250 à 350 francs par mois.

Cependant, l'opium mis à part, le vice ne gagne point ces taudis où grouille la vermine. Le Chinois se montre bon père de famille et s'occupe de ses enfants. Ceux qui vivent en chambre ne manifestent aucunes déviation sexuelle. Et il faut peut-être excuser les petits hommes jaunes de chercher dans la drogue le moyen de se créer un décor de rêve au delà des murs gris des usines.

F. M.

SYDNEY REILLY ET P. REILLY

LA VIE AVENTUREUSE DE SYDNEY REILLY

Les mystères du bolchevisme

Un volume ..... 12 fr.  
Edition originale sur alfa spécial ..... 18 fr.

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE CRITIQUE  
16, rue José-Maria-de-Hérédia. — PARIS

# la falsification et le lavage DES BILLETS DE BANQUE



Billet de dix dollars émis par la banque des Etats-Unis d'Amérique portant le portrait d'Hamilton.

La loi condamne les faux monnayeurs aux travaux forcés à perpétuité. Cette peine si sévère, inscrite sur tous les billets de la Banque de France, n'a jamais empêché certains spécialistes de s'adonner à l'industrie lucrative du faux monnayage. Par ce moyen, ils ne s'enrichissent pas seulement aux frais de leurs victimes, mais encore réussissent-ils assez souvent à les faire passer pour les seuls coupables lorsque, consciemment ou non, ceux-ci veulent payer à leur tour, avec la fausse monnaie que l'on vient de leur refiler.

La falsification des billets de banque peut poursuivre deux buts.

Elle peut constituer, en premier lieu, une arme politique formidable, entre les mains du gouvernement d'un Etat qui veut ruiner le crédit d'une autre nation. En falsifiant les billets de banque du pays ennemi et en les jetant sur le marché, par quantités énormes, il cause une inflation de cette monnaie fiduciaire falsifiée, ce qui a pour conséquence fatale sa dépréciation, puisqu'elle n'est plus garantie par un stock suffisant de réserves d'or.

Une telle arme est d'autant plus dangereuse que l'Etat faussaire dispose de tous les moyens techniques et pécuniaires pour fabriquer une si grande quantité de fausse monnaie, que tous les marchés étrangers en peuvent être inondés. De plus, la police du pays lésé se trouve mise dans l'impossibilité de rechercher et de découvrir la fabrique clandestine dans un Etat étranger.

Cette arme est employée, heureusement, d'une façon tout à fait exceptionnelle, parce qu'elle attire toujours, sur celui qui s'en sert, le mépris et la réprobation de tous les autres Etats.

La Russie soviétique a été le premier gouvernement qui a essayé de combattre si déloyalement tous les pays qui ne voulaient pas reconnaître la légitimité du nouvel état de choses en Russie.

La Hongrie, dans sa haine — pourtant par rien justifiée — contre la France, a suivi l'exemple donné par les Soviets. Seul un simple hasard a fait découvrir, à temps, les valises remplies de faux billets de la banque de France. Le coup de Jarnac a pu être détourné et toute la honte fut pour l'Etat faussaire qui eut d'ailleurs l'impudence d'admettre l'étrange théorie de la défense qui présentait ce faux comme une émanation du patriotisme le plus pur et le plus admirable.

Le second but poursuivi par la contrefaçon des billets de banque est l'enrichissement rapide de ceux qui la pratiquent.

Cette contrefaçon est évidemment moins dangereuse pour le crédit de l'Etat dont la monnaie fiduciaire a été falsifiée, parce qu'elle est généralement découverte dans un laps de temps relativement court.

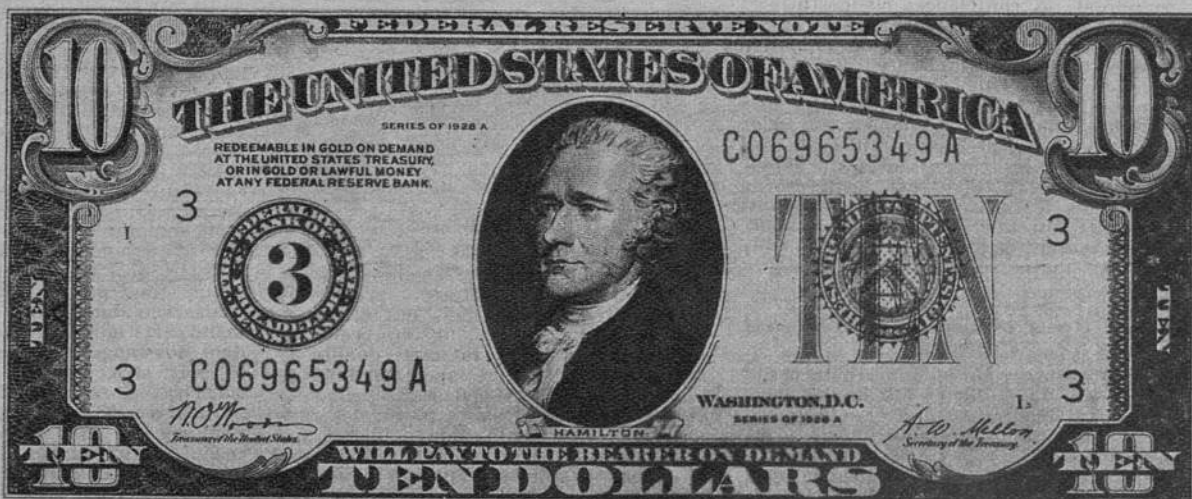
La pierre d'achoppement dans ces tentatives criminelles est le numéro d'ordre que porte tout billet de banque. Or, les billets falsifiés en série portent forcément tous le même numéro d'ordre, puisqu'ils sont tous tirés sur la même plaque gravée. Cette incohérence attire l'attention de la banque d'émission lésée. D'ailleurs, les caissiers, les manieurs du papier-monnaie, distinguent facilement, à la vue et au toucher, les faux billets, des vrais.

De nos jours, on contrefait moins souvent les billets de la banque de France, leur valeur étant tombée à un cinquième. Les malfaiteurs préfèrent s'attaquer à la monnaie fiduciaire des pays dont le cours du change équivaut à de l'or: le franc suisse, le mark allemand, et, avec une prédilection spéciale, le dollar américain, ce dernier paraissant le plus facile à contrefaire. Aussi nous contenterons-nous, pour aujourd'hui, de décrire cette dernière contrefaçon qui est actuellement la plus fréquente.

On pratique deux genres de falsifications.

Il y a, tout d'abord, la contrefaçon proprement dite. La contrefaçon complète, entière. Elle se fait grâce à une plaque artistiquement gravée. L'exécution en est parfois si parfaite qu'on a de la peine à la distinguer de celles employées par les banques d'émission des Etats-Unis.

L'impression est faite sur du papier qui ressemble le plus possible à celui des vrais billets. Cette contrefaçon semble encore faci-



Ce billet portant le portrait de Washington, était un billet d'un dollar. Il a été truqué.

lité par le fait que les billets de banque américains ne comportent pas, comme ceux des banques européennes, plusieurs couleurs d'impression sur la même face. Ils y sont tout simplement noirs d'un côté, verts de l'autre.

Toutes ces circonstances favorables qui pourraient tenter un faussaire inexpérimenté sont en réalité plus spécieuses que vraies, puisqu'aux premiers essais, on se heurte à des difficultés presque insurmontables. Sans parler des embûches dressées par le fameux numéro d'ordre, dont

falsifiés portaient une couleur verte beaucoup moins prononcée que les vrais billets et que cette couleur pâlissait de jour en jour.

Pour toutes ces raisons, la falsification complète semble aujourd'hui presque abandonnée, pour céder la place à un autre procédé, la falsification partielle, le lavage.

Ce nouveau système consiste, en effet, à laver, à faire disparaître la valeur marquée, en chiffres et en lettres, sur les billets originaux et d'y inscrire une valeur de beaucoup supérieure. Un billet d'un dollar peut être transformé, de la sorte, en un billet de dix, cent, mille ou même dix mille dollars. Un billet de deux dollars deviendra un billet de vingt dollars et un billet de cinq dollars sera métamorphosé en un billet de cinquante, cinq cents ou cinq mille dollars.

Ce genre de falsification offre au faussaire de grands avantages. Il n'a plus à se soucier de la fabrication des clichés, du numérotage des billets, du papier impossible à acheter dans le commerce, de l'impression avec un coloris exact et durable. Le faux monnayeur ne présentera plus un billet fabriqué par lui, mais un papier sortant bel et bien d'une banque d'émission.

D'un autre côté, la mise de fonds est absolument négligeable. Plus n'est besoin de plaques gravées, de presse, de papier, de caves discrètes. Il suffit de se procurer un dollar tout neuf, quelques ingrédients chimiques et un excellent calligraphe, pour obtenir un lavage si parfait, que l'œil le plus exercé n'y voit que du feu. La pègre de tous les pays recèle dans son sein plus d'un artiste dévoyé qui aurait peut-être atteint le sommet de la gloire et de la considération générale, si quelque vice: la boisson, les cartes, les stupéfiants, ou un amour contrarié, ne l'avait jeté hors du droit chemin. Il touchera, pour sa peine, le tiers du bénéfice réalisé et la bande se partagera le reste.

Il est vrai qu'en procédant de la sorte, on ne peut plus tirer des billets par centaines et par milliers, mais la plus-value obtenue par le lavage est si grande que l'effort en vaut la peine. Avec de la chance, on peut, après deux mois de ce travail, se retirer des affaires et vivre de ses rentes, avec les véritables billets de banque encaissés en échange de ceux soigneusement lavés.

Le lavage pourrait donc être considéré comme une entreprise de tout repos... s'il n'y avait pas un « mais ». Sans ce « mais », tout le monde interlope voudrait s'établir laveur de dollars. Il existe, en effet, un contrôle aussi facile qu'infailible que n'importe qui peut exercer. Le voici dans toute sa simplicité enfantine.

Les Etats-Unis possèdent sept banques d'émission. Chacune orne ses billets de différente valeur du portrait d'un de leurs grands hommes. Toutes ces banques ont adopté le



Un ingénieur est en train d'étudier les réactions produites par un billet de banque au moyen de la lampe d'Harau. (H. M.)

(Suite page 14.) GEORGES MANDY.

# L'Espion mystérieux et ses rapports secrets

L'arrestation d'Ugo Montefiore n'est, sans doute, qu'un mince incident d'une longue affaire. On a dit peu de chose sur l'affaire. On n'en dira pas beaucoup plus sur l'incident. Les incidents d'espionnage nécessitent, évidemment, une délicate discrétion. A cause de leur nature diplomatique, à cause aussi de leur complication.

Un agent étranger est toujours susceptible d'être ou de devenir un agent double. Il peut y être contraint. L'histoire de l'espionnage, mal connue souvent, presque toujours faussement contée, est la plus abracadabrante et la plus invraisemblable qui soit.

Ugo Montefiore porte-t-il réellement ce nom ? On ne saurait se hasarder sur la certitude de son patronyme. Au profit de quelle nation exerçait-il une mission secrète ? Le croirait-on, c'est là encore une question à laquelle on ne saurait répondre avec une totale certitude. Certes, on sait quels sont les rapports qu'il établit, mais qu'elle est la puissance qui les reçoit ? N'y en eut-il qu'une ? Il paraît vraisemblable, que d'autres nations européennes connurent ses confidences clandestines et tarifées.

Pour qui chercherait la simplification dans cette affaire compliquée, Ugo Montefiore serait un agent au service des régions transalpines. C'est au moins la vérité. Mais peut-être une vérité incomplète.

Ce qui n'a pas été dit, ce qui ne le sera pas, ce sont les circonstances qui firent surprendre cet hôte suspect, la nature de sa mission, le caractère de ses communications et l'essentiel de l'œuvre qu'il poursuivait. Autant de secrets obscurs que nous pouvons tenter d'éclaircir de quelques leurs.

## Ceux dont l'espion continuait l'œuvre.

Voici quelques années, une toute petite note de quelques lignes, dissimulée dans les pages subalternes des grands quotidiens, annonça une effarante histoire d'espionnage.

Des employés du consulat italien de Lyon avaient été « pincés » par la Sûreté générale dans le délit le plus flagrant. L'affaire s'accompagna de vagues démentis et s'enlisa dans les ténèbres d'une instruction opaque où elle resta oubliée. Ce fut le secret des chancelleries. Quels arrangements subséquents, quelles sombres ententes ou quelles indifférences obscures firent faire le silence sur cet événement ? N'importe. L'affaire d'hier est la suite normale de celle de Lyon. Et elle était bien plus ancienne encore.

Avant la guerre, les music-halls parisiens produisaient un athlète dont le numéro luxueusement réglé offrait sous le feu des projecteurs le spectacle d'un gladiateur romain aux formes musculeuses abondamment révélées sous la peau de léopard qui le couvrait à demi. A la mobilisation, l'athlète R... franchit la frontière italienne, reprit son grade de capitaine des bersagliers et combattit du reste à nos côtés avec une bravoure qui mérita les récompenses. Agent et officier de son pays, R... n'avait jamais cessé de le servir.

Ugo Montefiore, sans doute officier comme lui, semble être un autre maillon de la même chaîne, mais d'un alliage moins pur.

Le maillon immédiat avant le sien a pu être très exactement reconstitué. L'homme qui fut arrêté à la gare du Nord était le successeur direct d'un autre agent dont il avait hérité la mission commencée et interrompue par l'expulsion. Ce fut précisément la surveillance exercée sur les milieux et les familiers que hantait son

prédécesseur qui permit de « repérer » et de confondre Ugo.

Avant lui, un agent numéroté, que notre service de renseignements avait pu identifier par son chiffre et par son nom, était parvenu à surprendre d'abord des secrets politiques mal gardés. Celui-ci, un sieur V... G..., s'était faufilé dans le monde de la presse à la faveur de l'amitié d'une femme de lettres qui lui avait ouvert son alcôve, son cœur et, dit-on, sa bourse. V... G..., en



Ugo Montefiore.

effet, arborait une mine famélique et des vêtements élimés. Cependant, on pouvait le rencontrer parfois dans des établissements de luxe en smoking impeccable et en pelisse de prix. Ce fut cette dualité de situation et de vie qui appela sur lui l'attention de notre service de renseignements. Sa correspondance, saisie, révéla des rapports politiques écrits, piquant détail, sur le papier à lettres de différents journaux, d'opinions d'ailleurs contradictoires, de la capitale.

V... G..., pour démontrer son action à ses chefs, utilisait ce papier qu'il avait pu chiper dans les salles de rédaction. Sa correspondance fut surveillée. Dès qu'elle devint militaire, il fut expulsé. Mesure clémente par quoi on voulut empêcher le scandale et céder aux touchantes prières d'une femme de lettres abusée.

Réfugié à Bruxelles, V... G... y fut également expulsé. Il lui arriva cependant de retourner clandestinement dans la capitale belge, où purent être notées ses rencontres avec Ugo dans un hôtel du quartier Scaerbeck.

## Celui qui le fit surveiller.

Mais deux autres hommes devaient contribuer à livrer Montefiore. L'un involontairement, et volontairement l'autre.

Ugo était en relations fréquentes avec un sieur K..., connu avant la guerre du service de renseignements et qui, dès la mobilisation, fut placé dans un camp de concentration. K..., qui, en 1913, exerçait apparemment la profession de chimiste, se prétendait le président d'une société d'Alsaciens-Lorrains et avait partie liée avec un nommé W..., représentant de commerce en instruments de précision. K..., accompagné de quelques personnages complices ou abusés, eut l'imprudence de solliciter et d'obtenir une audience du ministre de l'Intérieur, qui était à l'époque M. Steeg, afin de tenter de surprendre ses senti-

ments quant à nos voisins de l'Est. C'est à partir de cette date exactement que K... fut mis en surveillance spéciale et que W... dut cesser ses fonctions d'horloger au ministère de l'Intérieur, où il avait licence de pénétrer dans les bureaux aux heures de fermeture sous le prétexte de régler les pendules. Intéressant détail : W... n'avait jamais de sa vie été horloger !

Vint la guerre. Les deux compères furent dirigés sur un camp de concentration. Ils en sont sortis avant la paix. W... paraît s'être voué exclusivement aux instruments de précision. K..., rentré également en France, est un agent dont le chiffre est connu et qu'on croit d'ailleurs agent double.

Habitué d'un petit restaurant de l'avenue de Clichy, c'est dans les parages de Montmartre qu'il rencontrait le nommé ou pseudo-nommé Ugo. C'est ainsi qu'il contribua à attirer sur l'Italien une vigilante attention.

## Celui qui le fit arrêter.

Celui qui, volontairement, fut le premier artisan de la prise est un indicateur, agent ultra-secret, mais, celui-là, d'envergure. Sa vie est le plus effarant roman dont un auteur de films n'eût pas osé imaginer les invraisemblables péripéties. Ici encore nous retrouvons le héros d'aventures d'avant guerre dont la trace est enfouie dans le mystère des archives de la Sûreté.

Le 2 janvier 1914, deux espions comparaissaient devant le tribunal de Nancy : Maurice O... et Lucien M... Leur affaire était compliquée d'une extraordinaire histoire d'escroquerie. Lucien M... s'était fait remettre de l'argent par une famille alsacienne sous prétexte d'aider à l'évasion d'Alsaciens incorporés dans l'armée allemande et noblement désireux de servir dans nos rangs. Les débats, déroulés dans le plus strict huis-clos, révélèrent que Lucien M... avait effectivement réussi plusieurs fois cet exploit. Mais aussi, il était surtout coupable d'être suspect. On redoutait qu'il révélât des secrets terribles qu'il avait su pourtant lui-même découvrir.

Une perquisition opérée chez lui avait fait retrouver la copie des listes de tous les personnages suspects — et il en était de considérables — dans la région de l'Est. En outre, Lucien M... avait eu la charge de contrôler le courrier des officiers de la garnison de Toul soupçonnés d'entretenir une correspondance avec le sénateur Charles Humbert alors dans toute sa gloire. Il effectuait ce « travail » de la façon la plus simple du monde. Il cambriolait les boîtes aux lettres.

La perquisition effectuée par les soins de M. le commissaire de police spécial Lemée avait été exécutée sans ordre du Parquet et illégalement. A l'audience, le commissaire, avec une malicieuse finesse, rappela qu'il en avait été blâmé. Il fut aussi décoré à la même date, sinon à la même occasion.

Maurice O..., vague comparse, fut acquitté. Lucien M... fut condamné à cinq années de prison.

Mais un exploit passé fut le prétexte d'une grâce immédiate. C'est lui qui avait révélé comment le secret de la mobilisation ferroviaire du réseau de l'Est devait être dérobé à la gare de l'Est. Effectivement, le cambriolage eut lieu et un faux plan fut ainsi livré à l'ennemi. Une promesse de discrétion formelle de Lucien M... et, mieux encore, la preuve de la toute-puissance de la police spéciale, lui enseignèrent l'obéissance et la sagesse. Il rendit, durant la guerre, de signalés services.

La paix le trouva vieilli mais toujours

actif. C'est sur ses renseignements que fut convaincu d'espionnage celui dont on sait l'arrestation et la tentative de suicide. Il fut la source première et cachée. Tout ce qu'on put conter ou révéler ne vint qu'après lui, par lui...

## Le rapport secret.

A quelle nation réservait-il la primeur de ses renseignements et le rapport qui put être saisi. C'est encore le secret, avec bien d'autres, du bureau de renseignements. Il est probable qu'il le destinait à deux nations, encore qu'une surtout parût y être plus intéressée.

Le rapport saisi exposait les insuffisances actuelles de notre corps d'alpins chargé de la défense de la frontière franco-italienne.

Il insistait spécialement sur la faiblesse du recrutement qui, selon des habitudes bureaucratiques coupables, faisait enrôler au hasard, dans ces corps, des militaires de toutes les régions de la France, tout à fait ignorants des régions escarpées et des habitudes montagnardes. Il établissait également le défaut de l'instruction de ces militaires, qui conservent encore, malgré les données de la guerre dernière, un équipement vétuste dont le système date de 1896.

En outre, il paraissait particulièrement documenté sur nos manœuvres alpines qui se déroulent pourtant de façon clandestine et sans que les états-majors des gouvernements étrangers y soient invités. Il exposait comment l'artillerie du N° régiment d'artillerie de montagne et certains bataillons n'avaient pas atteint plus haut, en général, que des altitudes de 800 mètres, qu'ils n'en avaient jamais exécuté 1 500. Toutes les étapes avaient été faites sur des routes stratégiques. Et jamais nos batteries d'artillerie légère, ni même nos sections de mitrailleuses, prétendaient-elles n'avaient pu parvenir à s'installer sur les cimes qui dominent l'horizon de l'est et constituent des crêtes militaires.

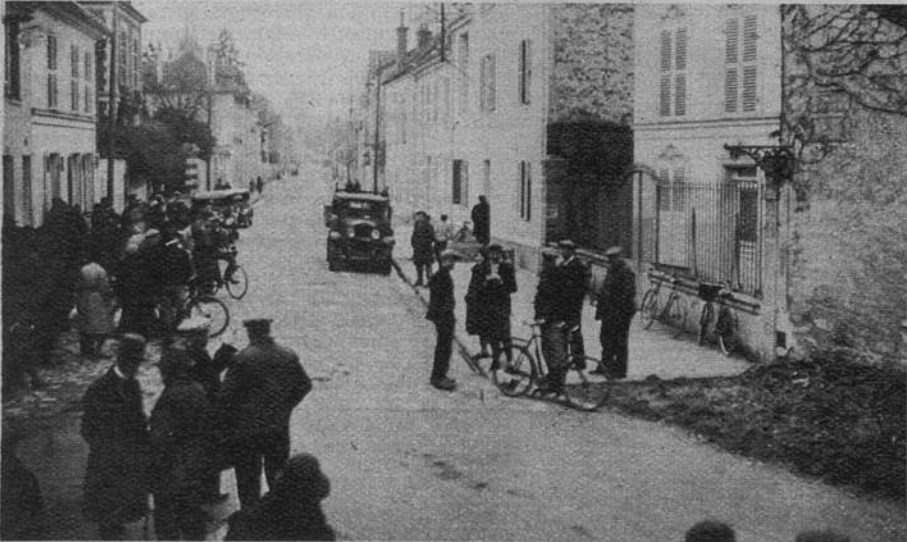
Le rapport remarquait, avec quelque emphase exagérée — ce qui laisse penser qu'il était destiné à une nation qui ne serait pas celle de l'espion — que l'entraînement des « Alpini » italiens est intensif. Présentement, les « Alpini » italiens, expliquait-il, subissent une instruction très poussée et sont proprement des escadrons spécialisés de montagnes alpines.

Un recrutement rationnel les choisit exclusivement parmi les montagnards du Nord italien. Leur entraînement est dur, leurs ascensions sont réelles, leur artillerie de campagne et leurs sections de mitrailleuses sont, à chaque sortie, hissées dans le rocher, c'est-à-dire à la plus haute altitude, là où cesse la zone de végétation.

Ainsi, les « Alpini » sont montés avec tout leur train d'équipage jusqu'au Gelar, à 3 135 mètres d'altitude.

On a tenu soigneusement secret un fait significatif : sur le registre du Clapier, situé à 2 900 mètres, un bataillon de mitrailleuses italien a fait inscrire cette phrase significative : *« Ici, nous avons brisé nos mitrailleuses de manœuvre sur les vallées ennemies, en attendant de la faire pour tout de bon. »*

Le rapport de l'espion n'a pas seulement désigné les routes d'infiltration connues, mais encore tous les passages de la vallée de la Bévère, de Sospel, de Saint-Étienne, de Tinée, de Saint-Sauveur, de la vallée de la Vésubie, de Saint-Martin, de Roquebilière et de Tantosque. Il mentionne également que le général Degoutte signala, dans ses observations au Conseil supérieur de la guerre, que notre frontière du sud avait été trouvée par lui absolument dépourvue de nos troupes. Il concluait



Dans la fameuse « maison aux volets verts » de Fontainebleau, désignée par le détenu Colin, on a vainement recherché le cadavre du général Koultchepof. Voici, faisant des recherches, en-



quêteurs et puisatiers. Et voici l'aspect extérieur de la même maison. Il paraît peu vraisemblable que le corps du général ait pu être transporté à la « maison aux volets verts ». (P.).

à l'immédiate nécessité d'envoyer des garnisons entre Nice et Saint-Martin-Vésubie. Il achevait enfin ses observations par cette constatation de la plus haute importance : c'est que notre ligne frontière suit, par un hasard trop défavorable pour qu'on n'en recherche pas les causes, de si bizarres trajectes qu'elle donne à l'Italie la plupart des cols et des sommets stratégiques, en ne nous laissant que des vallées toujours placées sous le feu de ces derniers.

Ce rapport avait établi quel était aussi un des procédés les plus faciles et les plus usuels employés par les émigrés clandestins pour passer la frontière. On a beaucoup parlé de la solennelle inauguration du tunnel de la ligne Nice-Cuni qui, sur quatre kilomètres, coupe la pointe de la frontière, en passant sous le mont Grazian au-dessus de Sospel, puis à proximité de Penna, pour déboucher sur la route de Breil, en territoire français à quatre cents mètres au delà de la frontière. Au lieu de suivre la route du col de Braüs qui est surveillé, il suffisait de s'engager la nuit sous ce tunnel, où le trafic n'est pas intense, pour entrer en France. Le rapport signalait encore la possibilité de franchir la frontière aux Roches-Rouges, endroit où la surveillance était extrêmement relâchée.

Suite du rapport. Et ceci paraît être d'une gravité qui n'a pas dû échapper aux enquêteurs officiels. Il s'agit du fort du Barbonnet, situé sur un point stratégique, entre la Bévéra et le col de Braüs. C'est le seul point des Alpes françaises d'où nous puissions surveiller les Alpes italiennes. Là, nous tenons sous le feu toutes les routes stratégiques de Castillon au col Saint-Jean, du col de Braüs à Sospel, de Sospel à Castillon, et de toutes celles qui s'en vont vers l'Italie.

Or, le rapport mentionnait la nécessité

de continuer à maintenir sur cette région un incessant contrôle. Il est à remarquer que plusieurs personnages parfois suspects, mais néanmoins privilégiés, ont pu, malgré toutes les difficultés qu'opposent justement les zones militaires, acquérir et grouper des propriétés voisines de ce lieu stratégique, et notamment à l'entrée même de la batterie du Barbonnet.

#### Avant la fuite.

Telles sont les grandes lignes des renseignements dont Ugo se faisait le mandataire. On peut mal juger ici de leur importance, de leur exactitude et de leur précision. Mais, pour que l'arrestation ait été décidée, il a fallu qu'on en mesure tout le danger. Aussi bien, on savait qu'elle était l'habileté de l'homme soupçonné et convaincu d'infraction à la loi sur l'espionnage de 1886. Lui aussi, comme son prédécesseur, exhibait une pauvreté feinte. Mais, surtout, ce qui a déterminé sa capture immédiate à la gare du Nord, c'est la certitude qu'avait la police spéciale de la fuite de l'homme qu'elle poursuivait.

Ugo se savait surveillé, filé. Il partait cette fois pour ne plus revenir. Mais il savait que, sans doute, il ne parviendrait pas jusqu'à la frontière. Et, quelles que soient les conclusions possibles de l'enquête définitive, il ne paraît pas douteux qu'il avait préparé le poison libérateur sous la forme innocente du cigare.

N'aurait-il pas craint, plus que la justice française, celle du pays qu'il eût dû servir exclusivement ? Hypothèses !

Ce qui reste certain, c'est que l'homme arrêté continue une œuvre entreprise. Ce qui reste probable, c'est qu'un même silence, sans doute nécessaire, enveloppera tout à la fois et l'homme et l'œuvre.

MARCEL CHABERT.

## LA CONSERVATION DES EMPREINTES DIGITALES ET LEUR TRANSFERT

On sait toute l'importance que peut avoir pour la justice le relevé des empreintes digitales et leur conservation.

Les procédés habituellement employés ont causé maints déboires aux enquêteurs, car ils sont tristement insuffisants.

L'un des assistants du célèbre professeur Locard, le maître incontesté, en matière de police scientifique, a proposé un nouveau procédé.

Il s'agit d'une composition de fulmicoton, alcool à 95°, éther, cellulose, acétone ? Ce produit permet de relever d'une manière parfaite les empreintes digitales découvertes sur les linoléums, parquets, meubles cirés, portes, etc., sans détériorer les objets sur lesquels il est appliqué. Ce procédé est excellent, mais exige un tour de main assez délicat, car sa manipulation est difficile. Or, le relevé des empreintes doit être fait le plus tôt possible après le crime, et ce afin d'éviter que les gendarmes et le public n'en effacent la trace.

Aussi, le détective Ashelbé propose-t-il à son tour une composition d'un transfert aisé. Sa préparation seule exige un tour de main, elle sera donc faite au laboratoire par des spécialistes. L'emploi en est aisé.

La composition est à base de gélatine que l'on fait fondre lentement au bain-marie. Lorsqu'on a obtenu une fluidité suffisante (au besoin on ajoutera quelques gouttes d'eau chaude), on verse peu à peu

de la cire vierge. Lorsque les deux corps sont parfaitement liés, on ajoutera une teinture (noir de fumée ou blanc de neige).

Ce produit a reçu le nom d'AID. Il s'applique soit en versant la pâte fluide sur le meuble où les traces ont été décelées (à l'oxyde de cuivre ou au blanc de céruse suivant qu'on emploie une pâte blanche ou noire), soit en le posant au pinceau. L'oxyde ou le blanc de céruse s'incruste immédiatement dans la pâte où il restera fixé, reproduisant fidèlement l'empreinte.

La pâte se détache très facilement des corps où elle est appliquée. Enfin l'AID présente un nouvel avantage. Il permet de conserver les empreintes laissées sur des objets vernis, ce qui constitue un véritable progrès.

Les empreintes restent très nettes et peuvent être maniées sans danger et même lavées. La pâte très malléable permet aussi de relever les traces de blessures en les moulant sur des cadavres.

La mise au point de l'AID est l'œuvre du détective Ashelbé et le fruit de longues recherches. Ce produit vient heureusement compléter celui du D<sup>r</sup> Leung et apporte à la police scientifique une nouvelle arme.

Grâce à des moyens très simples trouvés par le détective Ashelbé, les empreintes transportées restent toujours utilisables et peuvent être conservées indéfiniment dans les laboratoires.

## Les Pickpockets de Théâtre

Depuis quelque temps se produisaient dans les salles de théâtre de la rive droite des vols importants à l'heure des représentations. De nombreux spectateurs se plaignaient notamment d'avoir été soulagés de leur portefeuille par d'adroits voleurs

à la tire. La police judiciaire établit une surveillance qui finit par donner d'excellents résultats. On arrêta Jean Lubomirski (à gauche) et Paul Baum (à droite), qui étaient les auteurs des forfaits qui avaient motivé les recherches de la police.



Fernand Saja, meurtrier de sa femme Anita Perez, a été condamné, aux Assises de la Seine, à vingt ans de travaux forcés et vingt ans d'interdiction de séjour. (R.)

## On accuse, on plaide, on juge...

### LE MYSTÈRE DE CHANTEPERDRIX Qui a jeté Gabriel Manin dans l'Isère ?

A cinq kilomètres de Romans, sur Isère, près de Peyrins, un hameau à flanc de colline : c'est Chanteperdrix, avec le château de Berruyer, où vit le fermier Guithon, et, en face, la ferme des Manin, les deux demeures séparées d'à peine cent mètres sont isolées.

Depuis 1922, Gabriel Manin est venu s'installer à la ferme : l'homme a trente ans, il est robuste et ne semble pas rechigner au travail, sa femme, la belle Marguerite, qu'il épousa alors qu'elle avait à peine dix-sept ans, en a vingt-quatre aujourd'hui ; trois petits enfants, dont l'aîné a cinq ans, sont issus de cette union qui, dit-on dans le pays, « bat de l'aile ».

Marguerite est une jolie brune aux grands yeux sombres un peu durs, on murmure aux environs — mais la malignité villageoise est souvent calomnieuse — qu'un homme d'affaires d'une localité voisine la courtise, on murmure que les domestiques qui passent à la ferme ne sont pas insensibles à ses attraits... on lui prête même un fort penchant pour l'uniforme et l'on prétend que c'est un Pandore qui la contemple d'un œil attendri.

Quoi qu'il en soit, Gabriel est jaloux, des scènes d'une violence inouïe éclatent entre les deux époux, scènes qui se terminent toujours par des coups, car si le fermier n'est pas mauvais homme, il est brutal et distribue les gifles sans parcimonie, d'autant plus que sa jalousie vient de trouver un aliment de plus : l'amitié paraissant à présent unir Marguerite au nouveau domestique, Paul Puzin.

Celui-ci a dix-huit ans, il est doux, paisible, charmant : a-t-il, par contraste avec le mari solide, lourd et brutal, séduit la femme ? La rumeur publique le chuchote et Manin le dit très haut...

A la ferme, la vie devient intolérable : le couple a des dettes : il doit de l'argent à Elie Manin, frère de Gabriel, aux Maussert, parents de Marguerite, au syndicat agricole, aux commerçants.

Cela ne peut plus durer ! gronde le mari, tandis que la femme gémissante répète en écho :

— Cela ne peut plus durer !

Le jeune Puzin ne dit rien ; il regarde seulement l'homme, son patron, d'un œil sombre et la patronne d'un œil tendre... le temps passe... la dure, l'inexorable vie continue sans changement, coupée seulement par les imprécations de Gabriel et les lamentations de Marguerite.

Le 2 mai 1931, la dispute a éclaté au petit matin : pourquoi ? Pour tout, pour rien.

— Il faut que tout ça finisse d'une manière ou d'une autre ! hurle Manin... tu me prends pour un gamin... pour un imbécile... pour un rien du tout, mais ça changera, je te le jure !

La femme, sans répondre, hausse les épaules avec lassitude, Paul Puzin est aux champs, l'orage semble s'apaiser, le fermier part rejoindre son jeune domestique ; il semble soucieux, peut-être songe-t-il aux reproches que, la veille, son frère Elie lui avait adressés.

— Tu me fais honte, tu n'arrives pas à vivre et à nourrir ta famille... si tu n'as pas quatre sous pour acheter une corde et te pendre, je vais te les donner ! s'était écrié Elie.

Gabriel Manin quitte le champ pour aller dit-il, au village voisin... nul ne le reverra !

Le lendemain, le maire du village est avisé de la disparition de son administré, une enquête est ouverte, les recherches commencent, on ne découvre rien.

Dans cette rude contrée de l'Isère, les bouches se ferment rapidement lorsque la police est proche, néanmoins on chuchote qu'à la maison Manin quelqu'un — qui ? on ne le sait — aurait laissé échapper cette phrase singulière :

« On peut bien le rechercher, il est en lieu sûr, on ne le retrouvera jamais ! »

A Chanteperdrix, M<sup>me</sup> Manin, de concert avec son domestique Paul Puzin, tente de continuer l'exploitation, nul ne parle plus du maître disparu, deux mois se passent ainsi.

Le 13 juin, des marinières aperçoivent sur le Rhône, à 60 kilomètres de Chanteperdrix, une masse flottante qu'on amène sur la berge : c'est le cadavre de Gabriel Manin, ligoté de 25 mètres de fil de fer, la gorge trouée d'une balle de revolver.

Crime ? suicide ? Les parents du fermier, par l'intermédiaire de M<sup>e</sup> Bombin, du barreau de Paris, se portèrent partie civile, et l'opinion publique — cette opinion publique faite de tant de calomnie, de mensonge, et aussi d'une part de vérité, parfois — accusa la veuve et son domestique Paul Puzin, d'autant plus qu'une perquisition fit découvrir à la ferme du fil de fer semblable à celui qui encerclait le corps de Manin.

Puzin est un garçon intelligent, vif, prompt à la riposte et au coup de poing, il a eu maintes discussions avec son patron, mais, même s'il était l'amant de la belle Marguerite, existe-t-il des preuves suffisantes pour l'inculper ?

M. Tessandier, juge d'instruction près le tribunal de Valence, ne l'a pas pensé, puisqu'il vient de rendre une ordonnance de non-lieu dans cette affaire.

Celle-ci n'est néanmoins pas terminée, car M<sup>e</sup> Bombin, au nom de la famille Manin, vient de se pourvoir devant la chambre des mises en accusation contre la décision du magistrat valentinois.

Quel sera l'épilogue de la tragédie de Chanteperdrix ?

### Pour l'amour de Jeannette.

Jeannette, jolie serveuse de dix-sept ans, avait, malgré son jeune âge, un mari et deux amants. Maurice Ferry, apprenant un beau jour la double infidélité de sa volage conjointe, jura de se venger.

Mais se venger de qui ? Du premier rival, Gaston Cotin, équilibriste et client du restaurant où servait Jeannette.

Ou du second, confiseur, lequel, sans doute, avait séduit la serveuse à l'aide de friandises aussi douces que ces paroles, il est bon d'ajouter que cet autre admirateur des charmes de Jeannette était, lui aussi, client du restaurant.

— Je me vengerai des deux ! promit le mari trompé et pas content.

Et, assisté de son frère Robert, Maurice décida de « descendre » ses rivaux.

Pour ce faire, il se rendit au restaurant où, justement, sa femme servait un excellent déjeuner à Cotin, l'équilibriste, qui, soudain, perdit... l'équilibre sous le coup de poing rude et vengeur du mari.

Trouvant ce geste insuffisant, Maurice Ferry sortit un couteau et en frappa l'homme qui tomba en criant :

— Je suis touché !

A cet instant, Robert Ferry se précipitait, couteau levé, sur un nouvel arrivant, Gérard Hébé, confiseur et second amoureux de Jeannette.

— Je suis touché ! s'écria aussi celui-ci. Jeannette, affolée du drame, cassa une pile d'assiettes et s'effondra en une violente crise de nerfs.

M. Chonez a interrogé les deux frères.

— J'aimais trop ma femme pour accepter d'être trompé ! dit l'un.

— J'ai assisté mon frère ! ajouta l'autre.

Prochainement, devant la 13<sup>e</sup> Chambre correctionnelle, Maurice et Robert Ferry expliqueront le drame qu'ont fait éclater les beaux yeux de Jeannette.

### Rôle des Assises de la Seine.

Lundi 28 décembre : Victorine Noguét, née Ruant, meurtrière. Défenseur : M<sup>e</sup> Rosenthal.

Mardi 29 décembre et jours suivants : Georgette Stander, née Montagé, meurtrière. Défenseur : M<sup>e</sup> Fourrés.

SYLVIA RISSER.



Près de Lincoln, en Angleterre, on a trouvé le corps d'un fermier criblé de coups de poignard et à demi enterré. Crime étrange. Les enquêteurs sur les lieux. (I. P. S.)

## LA FALSIFICATION ET LE LAVAGE DES BILLETS DE BANQUE

(Suite de la page 11.)

même portrait pour la même valeur. Donc si, dans l'original, un billet de un dollar porte toujours le portrait de Washington, et si l'on présente au change un billet de dix dollars portant la même image, c'est que le billet a subi un lavage. On a bien pu changer les chiffres et les lettres, mais on n'a pas encore trouvé le moyen de remplacer le portrait de Washington par celui de Hamilton qui devrait y figurer.

Nous donnons ici, non seulement pour la compréhension mais aussi pour la sûreté de nos lecteurs, les portraits que doivent porter les dollars.

- 1 dollar : George Washington ;
- 2 dollars : Thomas Jefferson ;
- 5 dollars : Abraham Lincoln ;
- 10 dollars : Alexandre Hamilton ;
- 20 dollars : Andrew Jackson ;
- 50 dollars : Ulysses Grant ;
- 100 dollars : Benjamin Franklin ;
- 1 000 dollars : Grover Cleveland ;
- 5 000 dollars : Madison ;
- 10 000 dollars : Salomon Chasse.

Le nom de chaque homme est imprimé en dessous du portrait. Impossible donc de se tromper, même si l'on ne connaissait pas la figure de ces personnalités.

Il est curieux de constater qu'à côté des plus grands hommes d'État de l'Amérique du Nord, on a réservé le billet le plus fort, de dix mille dollars, à un banquier, Salomon Chasse, le fondateur de la banque centenaire : National Chase Bank.

Le lavage n'est pas pratiqué en Amérique, ni par des Américains. Ils connaissent trop bien, là-bas, le danger du tableau que nous venons de donner. Il leur faudrait, pour écouler les billets lavés, entreprendre un voyage, long et coûteux, jusqu'en Europe, avec le risque d'être arrêtés à la première frontière venue, lors de la révision des bagages, où la présence d'un grand nombre de billets, cachés dans une valise, éveillerait immédiatement une légitime suspicion. Puis, si même le faussaire arrivait à passer les frontières sans encombre, encore pourrait-il échouer devant le premier guichet de banque, à laquelle il s'adresserait pour faire changer ses dollars contre de la monnaie du pays. Ce sont presque toujours des pègres d'Allemagne, d'Autriche et de l'Espagne qui pratiquent le lavage.

Pour se faciliter l'opération du change et diminuer leurs risques, ces contrefacteurs ont recours à une double ruse.

En premier lieu, ils ont soin de froisser et de ternir le billet de banque (qu'ils ont dû prendre tout neuf, pour réussir le lavage), afin de lui donner l'apparence d'avoir déjà passé par de nombreuses mains. Grâce à ce truc, basé sur une psychologie élémentaire, le changeur éventuel sera moins méfiant : puisque tant de gens ont accepté ce billet, c'est qu'il est bon. Si le faux est néanmoins découvert, le faussaire pourra exciper de sa bonne foi, d'autant plus qu'il se présente généralement seul et avec un seul billet. Les autres faux billets sont placés dans une valise et consignés dans une des gares de la ville. Une perquisition domiciliaire resterait donc sans effet. Le reçu de la gare consignée est entre les mains d'un complice qui demeure dans un autre hôtel. On extrait chaque jour un seul billet de la valise et on change tous les jours de gare et bien entendu aussi de changeur. C'est ce qu'on appelle faire une coupure pour dérouter les recherches de la police.

Pour éviter les dangers qui les guettent aux guichets des banquiers, les laveurs emploient un second truc qui réussit presque toujours : ils tâchent de refiler leurs dollars à des particuliers. Avec eux, ils ne peuvent essayer tout au plus qu'un refus. Ils ne risquent ni la confiscation des billets, ni d'être mis à l'ombre. Ils emploient, pour cela, plusieurs moyens.

Ils descendent dans un hôtel luxueux, y restent peu de jours, mais font de grosses dépenses, donnent de larges pourboires à droite et à gauche et, un samedi soir, demandent la note, pour partir. Ils déclarent n'avoir plus que des dollars, et l'hôtelier, enchanté d'avoir eu un si bon client, accepte le billet de mille dollars et rend le reste en bons billets de la banque de France.

Dans la journée, ils font des achats relativement élevés, de plus de mille francs, dans des magasins de luxe. La comédie se répète avec le même succès. La banque est fermée, le client se voit forcé de payer en dollars.

Les soirées sont passées dans des boîtes de nuit. La consommation est conséquente. Le client paraît gris. Au moment de l'addition, le garçon essaye de compter quelques bouteilles de vin de champagne en plus et voit avec satisfaction que la tricherie réussit. Quand l'Américain demande à payer en dollars, on se félicite de pouvoir le voler encore de quelques cents francs, sur le prix du change et ce n'est que le lendemain ou le surlendemain que le tenancier de la boîte est forcé de se rappeler le vieux proverbe : « A voleur, voleur et demi ».

Enfin, si les faussaires le peuvent, ils embobèlent une « poire », un bonhomme naïf, dont ils ont fait la connaissance et dont ils ont su capter la confiance, pour lui expliquer qu'ils ont un paiement urgent à faire, que les banques sont fermées et qu'ils sont disposés à n'être pas regardants sur le prix du change. Neuf fois sur dix, ce truc, vieux comme le monde, réussit et la victime est volée.

Elle peut se considérer comme bien heureuse, si elle n'est pas arrêtée, comme cela est arrivé, il y a trois ans, à un brave Portugais. Il s'était présenté aux guichets du change de la Banque Nationale de Crédit, avec une liasse de billets. Le chef du service, M. Robert Vaquez, n'eut pas de peine à les reconnaître comme lavés. Le Portugais fut arrêté, comme cela se pratique dans toutes les banques en pareil cas. Il assurait avoir reçu ces billets d'une banque de Lisbonne. Le fait fut contrôlé, trouvé exact, et le voyageur fut relâché... après quinze jours de prison préventive.

Depuis 1925 on fabrique, à Hanau, en Allemagne, des lampes de quartz qui permettent de découvrir toute falsification. Grâce aux rayons ultra-violets de ces lampes, on reconnaît non seulement la falsification des billets de banque, mais de tous autres objets : actes, lettres, testaments, timbres-poste, pierres fines, perles, soie, laine, huile minérale, etc. L'objet falsifié, sous l'influence des rayons ultra-violets, présente une tout autre fluorescence que l'original.

Certains laboratoires techniques de police possèdent une pareille lampe et nous croyons que celui de Lyon, placé sous la direction de l'éminent D<sup>r</sup> Edmond Locard, a été le premier à se servir de ces lampes. En Allemagne, toutes les grandes banques en possèdent une, pour se protéger contre les ruses des filous de tout acabit.

## UN DÉVEINARD

L'homme se présenta à l'ambassade mexicaine de Washington.

— Voilà ! Je suis Mexicain ; je me nomme José Rodriguez ; je suis sans travail ; pouvez-vous me venir en aide ? ou me rapatrier ?

— Avez-vous des papiers ?  
— J'en avais. Je travaillais dans une mine au Nébraska. Un jour, on me les a volés.

— Comment voulez-vous qu'on fasse, si vous n'avez aucune pièce d'identité ? Qu'est-ce qui nous prouve que vous êtes Mexicain ? Enfin José Rodriguez, n'est-ce pas ? on verra ça. Revenez demain.

L'homme s'en alla. Le scribe le suivait des yeux en pensant que le pauvre bougre, sans veste, mal rasé, pantalon à franges, la tête de quelqu'un qui a souffert, avait peut-être faim.

Il le rappela.

— Vous auriez voulu un secours immédiat, peut-être ?

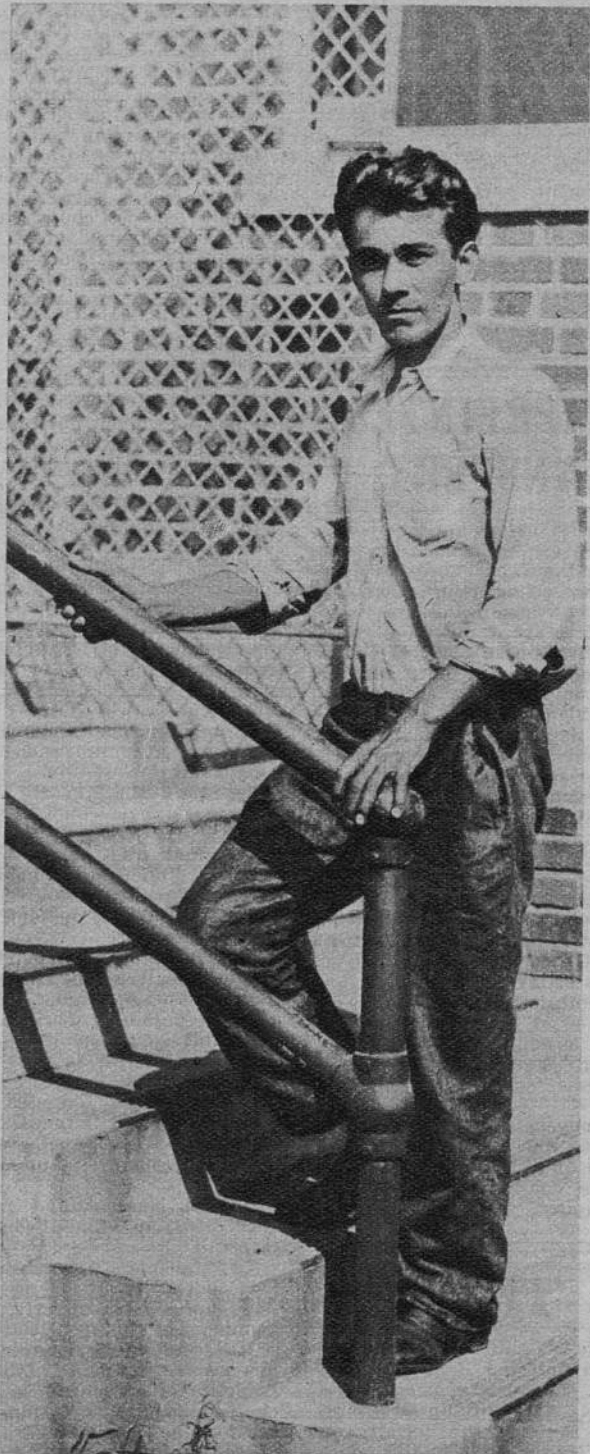
— J'aurais préféré. Je n'ai pas de boulot.

— Voici trois dollars.

— Merci.

Rodriguez partit.

Par quelle terrible inspiration du sort l'employé d'ambas-



sade trouva-t-il alors, devant lui, un dossier vert qui portait ce simple titre « Recherches ». Pourquoi feuilletait-il ce dossier, concernant les sujets mexicains arrêtés, soupçonnés, évadés, expulsés sur le territoire des Etats-Unis ?

Toujours est-il qu'il mit la main, presque aussitôt, sur un dossier concernant le nommé José Rodriguez, vingt-huit ans, condamné à l'emprisonnement à vie par la Cour du Nebraska pour le meurtre d'un camarade de travail, évadé le 22 janvier. Suivait le signalement : « Un mètre soixante-dix-huit, maigre, rasé, chevelure opulente, expression triste. Vêtu d'un pantalon marron, d'une chemise rayée en long, à poches, col rabattu attendant. » Plus une photo.

— Pauvre type ! songeait le fonctionnaire. Il revient demain. Forcé de le faire coffrer. Pourquoi m'a-t-il même pas donné un nom de pure fantaisie ?

Il revoyait, nettement, la face émaciée de l'autre, son air las et traqué à la fois. Un homme qui avait réussi à déjouer la surveillance terrible des geôles yankees, à reconquérir sa liberté, il faudrait...

S'il pouvait ne pas revenir ! songeait encore le bureaucrate.

Mais, pas une minute, serviteur respectueux de ses fonctions et de la loi, représentant, au demeurant, d'un pays étranger, il ne songea à transiger avec ce qui était, simplement, son devoir. Tout au plus, le lendemain, pour éviter de commettre ce qui lui apparaissait tout à coup comme une espèce de trahison, se fit-il porter malade.

Mais il est des gens qui, toute leur vie, quoi qu'ils fassent,

seront déveinards ! Rodriguez, ne voyant plus à sa table celui qui l'avait obligé, revint le surlendemain. Comme s'il eût tendu ses poignets aux menottes !

— José ! lui dit l'autre, tout bas, vous êtes le forçat condamné à vie, évadé du Nebraska ?

L'homme sursauta ; son regard se fit douloureux et angoissé en même temps. Il voulut dire « non ». Mais pourquoi ? Il se sentait démasqué, perdu.

— Eh bien, oui, c'est moi. Qu'est-ce que vous voulez ? Je me suis jeté dans la gueule du loup. Lorsqu'on a faim !

Il lui semblait, à cette minute — déchet de la société — que cette voix qui parlait, ce n'était pas la sienne.

— Qu'allez-vous faire ?

— Une seule chose, malheureusement... vous faire reprendre. Pourquoi êtes-vous revenu ?

— J'espérais tant rentrer au Mexique ! Refaire ma vie, là-bas, au pays. Fini ! Ce n'est pas de votre faute, je le comprends bien.

Le secrétaire lui serra la main :

— Merci de ne pas m'en vouloir. Tenez-vous tranquille, là-bas. On pourrait vous gracier, peut-être, d'ici quelques années... ou encore.

Mais il ne voulut pas dire, lui le défenseur des raisons d'État : Vous vous évaderez de nouveau.

Ils s'étaient compris.

Le fonctionnaire tira de sa poche un paquet de cigarettes à peine entamé, le donna au convict.

— Tenez, allez en fumer une dans la cour, librement. On ne vous arrêtera pas avant qu'elle soit finie. Et les autres, vous les garderez aussi, pour le voyage.

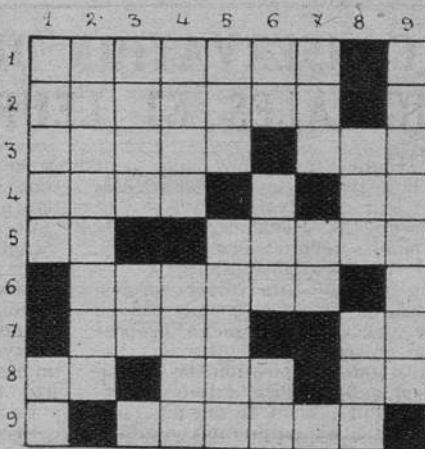
Le forçat sortit, en chancelant. Sur ses talons (un simple coup d'œil, un coup d'œil de rien du tout avait déclenché ça), deux détectives !

L'enfer rouvrait ses portes devant le « déveinard ».

(Photo I. N.)

## Les mots croisés de Police-Magazine

Problème.



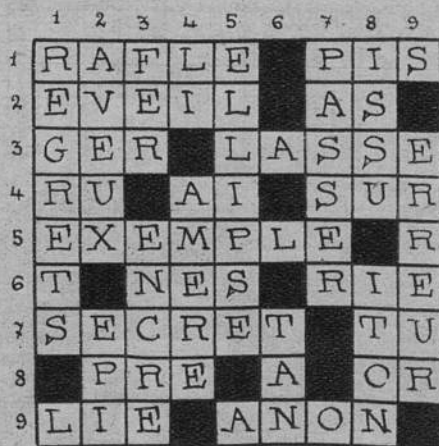
Horizontalement :

1. Le plus beau jour d'un prisonnier.
2. Oh ! la sale bête, qui étire et serre tout ce qui l'approche !
3. Substance imprégnée d'une sorte de teinture. — Enclume portative.
4. Ancienne ville d'Italie. — Ruisseau champêtre.
5. Les forçats connaissent bien cette résidence. — Allez-y... doucement et adroitement, pour arriver à vos fins !
6. A-t-il vu ? A-t-il entendu ? Non ? Eh bien ! ce n'en est pas un !
7. Gros poisson à la chair excellente. — Ce qui n'est pas payé.
8. Démonstratif. — Fille de Cadmus et d'Harmonie. — Habitudes séculaires.
9. Préfixe indiquant qu'une qualification est fautive.

Verticalement :

1. Guetter avec des ruses d'apache. — Cela, sans façon.
2. Fleur au parfum suave.
3. Poète chanteur de l'école primitive, chez les Grecs. — Pour appeler de loin.
4. J'en ai attrapé une, l'autre jour, en manquant la balle, à un centimètre près. — Division du temps.
5. Sorte de germandrée. — C'est la balse ! C'est pour rien !
6. Couleur brillante. — Il faut lui obéir, sans chercher à comprendre. — Adverbe avec l'accent, conjonction sans l'accent.
7. Précis. — Entier, sans partage.
8. Arme ancienne. — On ne peut le chanter tout seul.
9. Personnage d'une pièce de Racine. MARCELLAC.

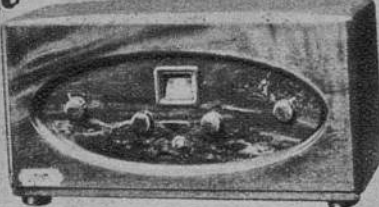
Solution du problème précédent.



Prochainement :

### L'AFFAIRE TROPPMANN

Contre le chômage...  
 Pour donner du travail aux OUVRIERS FRANÇAIS  
 Achetez un poste de T. S. F. FRANÇAIS



**E. ANCEL, Constructeur**  
 83, Rue de Rome, PARIS-17<sup>e</sup>  
 Téléph. Wag. 66-21 - Métro : Rome  
 MAISON FONDÉE EN 1916

PAS D'ANTENNE ! PAS DE TERRE !  
 UNE SIMPLE PRISE DE COURANT !

Le premier **SUPER-HÉTÉRODYNE** sur SECTEUR  
 (4 lampes et 1 valve) fonctionnant sur cadre. **MOINS CHER**  
 que les Postes Étrangers à amplification directe. Tous les grands  
 postes **EUROPÉENS**, en fort haut-parleur, pendant les émissions  
 parisiennes, sans être gêné. **Sélectivité absolue.**

Complet en ordre de marche (avec cadre et diffuseur) . . . . . **1 800 fr.**

**A CRÉDIT 180 Francs à la commande**  
 et 12 mensualités de 150 Francs  
 Pose **GRATUITE** dans la Région parisienne. -- Magasin ouvert Dimanches et Fêtes.

**LE FOU-YU**  
 CE TALISMAN DE **JADE**  
 "LA PIERRE DU BONHEUR"  
 Pour Vous

Pendentif Pince  
 50 fr Argent 65 fr  
 125 fr Or 150 fr

Ch. OUDIN Joaillier  
 17, AV. DE L'OPÉRA, PARIS

IMPORTATION DIRECTE NOTICE FRANCO SUR DEMANDE

**L'ENNUI C'EST LA MORT !**  
 POUR RIRE et FAIRE RIRE

Demander les catalogues Farces Attrapes, Surprises, pour Soirées et dînars, Chansons, Monologues, Prestidigitation, Physique, Magie, Librerie. -- Envoi contre 2 fr. Se recommander du journal. H. BILLY, 8, rue des Carmes, Paris. Maison fondée en 1808.

**SANS RIEN VERSER D'AVANCE**  
 vous pouvez avoir pour

12 versements mensuels de **25 fr.**  
 notre

**MONTRE - BRACELET DAME EN OR** Qualité parfaite  
 Garantie 5 ans sur facture. AU COMPTANT : 275 fr.  
 Catalogue général 10 gratis sur demande.

**COMPTOIR REAUMUR**  
 78, Rue Réaumur - Paris (2<sup>e</sup>)

LA HAÏTÉ C'EST LA SANTÉ ET LA SANTÉ C'EST LA HAÏTÉ

POUR RIRE ET FAIRE RIRE, A LA NOCE, PARTOUT

**Le RECORD DU RIRE**  
 Demandez le SUPERBE ALBUM ILLUSTRÉ 200 pages, 1200 gravures comiques. UNIQUE AU MONDE : Farces et Attrapes nouvelles, Surprises sensationnelles, Clansons et Monologues, CURIOSITÉS COMIQUES PAR MILLIERS, Appareils de prestidigitation bon marché, Objets trouais hilarants, Danes, Hypnotisme, Magie, Pour réussir, etc... Envoi contre 2 francs (timb. 1 anc. ou mand.). Étab<sup>s</sup> Paul GOBIN, 9 boul. St-Martin, PARIS (3<sup>e</sup>)

**LIBRAIRIE ARTISTIQUE**  
 66, Boul. Magenta, PARIS (X<sup>e</sup>)

Romans très intéressants pour la jeunesse :

Les Contrebandiers . . . . . 1 vol.  
 Les Coureurs du Chaparral . . . . . 1 vol.  
 A travers le Pacifique . . . . . 1 vol.  
 L'île Merveilleuse . . . . . 1 vol.

Chaque volume complet, sous couverture en couleurs et orné de nombreuses illustrations en noir et en couleurs.

Prix, le volume, franco : 14 francs

**AVENIR** Révélé par la célèbre voyante diplômée M<sup>me</sup> Thérèse GIRARD, 78, Av. des Ternes, Paris (17<sup>e</sup>). Cour 3<sup>e</sup> ét. De 1 à 7 h.

**INFAILLIBLEMENT** avec l'IRRADIANTE envoyée à l'essai, vous soustrairez de près ou de loin quelq'un à VOTRE VOLONTÉ. Demandez à M<sup>me</sup> GILLE, 169, r. de Tolbiac, PARIS, sa broch. grat. N<sup>o</sup> 4.

7 fr. le CENT. Copies d'ad. et gains suivis à Correspondants 2 sexes pend. loisirs. ÉTAB. SERTIS, 67, LYON.

**SAGE-FEMME** 61, rue Darnémont (18<sup>e</sup>). Pension. Consultat. toute heure. Discretion. --

**ÉCRITURES** CHEZ SOI. Ecrire à : RIGUET, B.P. 15 Le Bourget.

Astrologie, Tarots, Lignes Main, Guide Précieux Succès en tout. Liste des événements. M<sup>me</sup> MAY, 86, rue des Moines (Mét. Brochant) Paris-17<sup>e</sup> (de 2 à 7 h.) par correspondance. Prém. Date naissance. 20 frs.

**CONCOURS MARS-AVRIL 1932**  
 Secrétaire près les Commissariats de **POLICE à PARIS**

Pas de diplôme exigé. Age : 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 4, rue Férou, Paris-6<sup>e</sup>.

**CHEZ VOUS**  
 1200 fr. p. mois sa quitt. emploi. Partout facile. Éor. Étabts FUSEAU, 75, MARSEILLE.

**9** fr. UNE MONTRE soignée avec cadran lumineux, verre mouvement incassable et sa jolie chaîne, gar. 6 ans : 9 fr. mont. chron. antimagn. 12 fr. Bracelet homme supérieur 10 fr. Envoi contre remboursement. - Echange admis. d'Horlogerie K&P LUS, 28, r. Rivoli, Paris

**5.000 PHONOS GRATIS**

distribués aux lecteurs ayant trouvé la solution et se conformant à nos conditions. Remplacez les tires par des lettres, de façon à obtenir 3 mois de l'année, et en prenant une lettre de chacun de ces mois vous obtenez un 4<sup>e</sup> mois. Lequel ? Découpez ce bon et adressez-le directement à Phonos ANGELUS, 22, rue des 4-Frères-Peignot, Paris (15<sup>e</sup>). Joindre une enveloppe timbrée à 0.50 portant votre adresse.

Vente directe du fabricant aux particuliers et franco de douane.

100 000 clients par an  
 20 000 remerciements  
 Acc.-piano. 965 fr.  
 Acc.-chrom. 850 fr.  
 Demandez catalogue français gratuit Affranchir Fr. 1.50

MEINEL & HEROLD

Fabr. d'accordéons, d'instruments de musique et de phonos  
**MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) N<sup>o</sup> 606**

**A NOS ABONNÉS :**  
 CHAQUE DEMANDE DE CHANGEMENT D'ADRESSE DOIT ÊTRE ACCOMPAGNÉE DE **0 fr. 60**

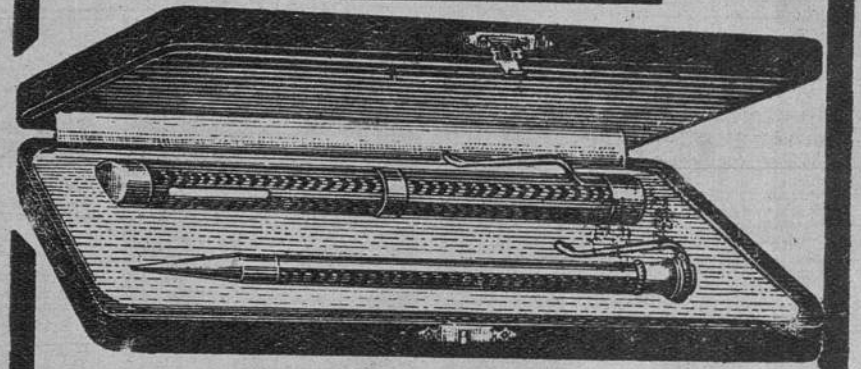
**VOULEZ-VOUS un STYLO**  
**ÉLÉGANT et pratiquement INUSABLE ?...**  
**un PORTE-MINE automatique**  
**MODERNE ET TOUJOURS PRÊT ?...**  
 REMPLISSEZ et signez le BULLETIN ci-dessous  
 et vous recevrez, dans un magnifique écrin, les deux pièces suivantes :

**Un Stylographe "Utilor" (marque déposée)**  
 à remplissage automatique, plume en or 18 carats, à pointes d'irridium inusables, et

**Un Porte-mine automatique "Utilor"**  
 à mine toujours aiguë, les deux articles tout en ARGENT MASSIF ou en métal PLAQUÉ OR laminé, à votre choix. Article riche - Incassable - Inusable - Garanti Gardant toujours sa valeur de métal précieux.

→ **C'est un admirable CADEAU** ←  
 que l'on peut offrir en toute occasion  
**FÊTES, ANNIVERSAIRES** ou comme **ÉTRENNES**

**12 MOIS DE CRÉDIT**



Ces deux articles comportent tous les perfectionnements de la Technique Moderne, et sont GARANTIS contre tous vices de fabrication. Ils sont livrés avec un **CRÉDIT DE 12 MOIS**, ce qui constitue la garantie la plus effective, aux conditions du BULLETIN de COMMANDE ci-dessous.

**BULLETIN DE COMMANDE**

Veuillez m'adresser la parure STYLO ET PORTE-MINE dans son écrin comme décrit dans l'annonce, en Argent ou en Plaqué Or laminé au prix de 168 frs que je m'engage à payer tous les mois par traites de 14 frs jusqu'à complet paiement. Port franco. Frais d'encaissement de 1 fr. par quittance.

Nom \_\_\_\_\_ Prénom \_\_\_\_\_ Adresse \_\_\_\_\_ Ville \_\_\_\_\_ Département \_\_\_\_\_

\* Indiquer Argent ou plaqué Or.

Découper ce Bulletin et l'envoyer à  
**l'ÉCONOMIE PRATIQUE s. a., 15 rue d'Enghien Paris-X<sup>e</sup>**

**CONCOURS**

Voulez-vous obtenir gratuitement ce superbe Cadeau ? Pour faire apprécier l'excellence de notre fabrication, nous distribuerons gratis, sous forme de Concours, 5000 écrins renfermant chacun 1 sup. rbe **MONTRE-BRACELET** Dame, plaqué Or, 18 carats, ainsi que 1 joli **CHRONOMÈTRE** pour Homme, mouvement cylindres 3/4 platine

Ces merveilleux Cadeaux seront distribués franco, sans frais, parmi les bonnes réponses. Il suffit d'indiquer un proverbe en remplaçant les traits par des lettres. **Qui v- d-ue-m-nt v- l--gt--ps**

Notre Concours est entièrement gratuit. -- Répondez en joignant une enveloppe portant votre adresse à la **GRANDE MANUFACTURE, Rayon 24, Rue Malebranche, PARIS**

**IL FAUT MAIGRIR**

sans avaler de drogues, pour être mince et à la mode ou pour mieux vous porter. Résultat visible à partir du 5<sup>e</sup> jour. Ecrivez en citant ce journal, à Mme COUBANT, 98, boulevard Auguste-Blancq, Paris, qui a fait vœu d'envoyer gratuitement recette simple et efficace, facile à suivre en secret. Un vrai miracle !

**VENTE RÉCLAME**

MONTRE et chaîne, ou bracelet de précision, pour homme et dame, remonte-ur marchant 36 heures. Même prix : Bracelet homme ou dame, lumineux au choix. Garantie 6 ans sur bulletin spécial. Env. cont. remb<sup>t</sup>. Fabrique P. M. ERVICT, Rue Amélot, Paris

**9 fr.**

**AVENIR** dévoilé par la célèbre voyante M<sup>me</sup> MARYS, 45, r. Laborde, Paris 8<sup>e</sup>. Env. prén. date de nais. 15 fr. mandat (de 3 à 7).

**M<sup>me</sup> CHRISTIANIA** Célébr. cart. Voyante. Ne question. pas. Reçoit tous les jours et dim. de 10 à 21 h., 85, avenue du Maine, 3<sup>e</sup> étage, Paris (14<sup>e</sup>). Traite par correspondance, 20 francs. Date de naissance.

**TATOUAGE**

disparition certaine, rapide, définitive. Ciné photos, méthode pour opérer soi-même.

Prof. DIOU, 11, rue Championnet, Lille.

**GAGNEZ** 1 000 frs par mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Partout. Ecrire : Manufacture PAX G., à Marseille.

**M<sup>me</sup> LUCETTE** Consult. par MÉDIUM, Cartom. SCIENCES OCCULTES, MAGIE 35, r. St-Marc, 2<sup>e</sup>. T. les j. de 10 à 6 h, et par correspondance.

**ON DEM.** pers. sans connais. spéc. pr tenir emp. de bur. chez soi. Gains inter. Si sér. écr. Ami du Foyer. B. P. 40 à St-Denis. J. timb.

**SOIGNEZ-VOUS CHEZ VOUS**  
 SANS PERTE DE TEMPS, SANS PIQUES SANS INTERRUPTION DANS VOTRE TRAVAIL

**MALADIES INTIMES DES DEUX SEXES**  
 SYPHILIS, BLENNORRHOÏE, URETHRITES, PROSTATE, CYSTITES, PERTES, METRITES, IMPUISSANCE

Traitement facile à appliquer soi-même à l'usage de tous. Efficace et sûr.

**SÉRUMS-VACCINS NOUVEAUX**  
 Venir ou écrire : Doct. T. L. rue de Provence, Paris (9<sup>e</sup>)  
 Angle Chaussée d'Antin

En vous abonnant à **POLICE-MAGAZINE** vous aurez droit à une jolie prime gratuite

# POLICE MAGAZINE

## Bloc-Notes de la Semaine (Suite.)



Léon Molinier, avec l'aide de sa maîtresse, Renée Brousseau, dite « Vernis », volait des fourrures dans les grands magasins parisiens. On l'a arrêté.



A New-York, M<sup>me</sup> Margarete Sanger a été condamnée, pour propagande anticonceptionnelle. Voilà plusieurs fois qu'elle va en prison de ce fait. (S. G. P.)



Ahmed Bey Kamel vient d'être nommé directeur général de la Sûreté égyptienne. A ce titre, il sera chargé d'assurer la sécurité des Européens en Egypte. (S. G. P.)



Deux faussaires avaient réussi à écouler de faux billets de cinq cents francs dans la banlieue parisienne. Marchal a été arrêté et condamné.



Quant à son complice Gogue, déjà condamné à trois ans de réclusion pour vol et faux, il a réussi à prendre la fuite. On le recherche.



Rachel Méry, qui tua son amant, M. Heurteur, chef d'orchestre de cinéma, dans un taxi avenue de l'Opéra, a été condamnée à deux ans de prison avec sursis. (R.)



M<sup>me</sup> Coty a gagné le procès qui suivit son divorce. M. Coty payera plus de cent trente millions. (A. P.)



Les agresseurs des fils de M. Lefebvre du Frey, sénateur, Danse (à gauche) et Dupret, ont été condamnés aux travaux forcés à perpétuité, aux assises du Pas-de-Calais. (K.)



A Gavisse (Moselle), un Italien, Raphaël Bornini, a été arrêté pour avoir tué un chef de chantier, M. Charles Malaïsi. (G.)



A Chicago, un étudiant, Joseph Wilson, accusé d'avoir tué Constance Trohatos, sa camarade, a démontré que le coup de feu était parti accidentellement. (I. N. P.)



A Copenhague, le théâtre Norrebors, le plus ancien de la ville, a été détruit par un formidable incendie nocturne. Dégâts matériels élevés. (R.)

Lisez dans ce numéro : **LA PÈGRE MARSEILLAISE**, par René MÉTÉNIER.